





LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ

Ouvrages divers.

Beaux messieurs (les) **de Bois-Doré**, par George Sand	5 vol.
Jarretière (la) **rose**, par Charles Deslys. . . .	3 vol.
Chevalier (le) **de Floustignac**, par Adrien Paul .	4 vol.
Baron (le) **d'Arnouville**, par A. de Gondrecourt. .	4 vol.
Le Cadet de famille, par Alexandre de Lavergne .	3 vol.
Fils (les) **de famille**, par le même.	9 vol.
Compagnons (les) **de Minuit**, par Charles Deslys.	3 vol.
L'Été de la Saint-Martin, par A. de Gondrecourt.	2 vol.
Nicette, par le même.	2 vol.
Femmes (les) **de la Bourse**, par Henri de Kock .	2 vol.
Cochon (le) **de Saint-Antoine**, par Charles Hugo. .	3 vol.
Mariage (le) **aux écus**, par Maximilien Perrin. . .	2 vol.
Camille, par Roger de Beauvoir.	2 vol.
Madame de Monflanquin, par Paul de Kock.. .	5 vol.
La Bouquetière du Château-d'Eau, par le même.	6 vol.
Un monsieur très tourmenté, par le même. .	2 vol.
Les Étuvistes, par le même.	8 vol.
L'Eau et le Feu, par G. de la Landelle.	2 vol.
Faustine et Sydonie, par madame Ch. Reybaud.	3 vol.
Jean qui pleure et Jean qui rit, par Ad. Robert	2 vol.
Un amour de vieillard, par le marq. de Foudras.	3 vol.
Les Veillées de Saint-Hubert, par le même. .	2 vol.
Deux trahisons par Auguste Maquet.	2 vol.
La famille Aubry, par Paul Meurice	3 vol.
Les trois Reines, par X. B. Saintine.	2 vol.
Un Mari confident, par madame Sophie Gay. . .	2 vol.
Une vieille Maîtresse, par J. Barbey d'Aurevilly.	3 vol.
Le capitaine Simon, par Paul Féval.	2 vol.
Georges III, par Léon Gozlan	3 vol.
Le prince de Galles, par le même	3 vol.
Pérégrine, par le même.	4 vol.
La Sonora, par Paul Duplessis.	4 vol.
Le Neuf de pique, par la comtesse Dash. . . .	6 vol.
Mystères de la famille, par Élie Berthet. . . .	3 vol.
Le château de Noirac, par G. de la Landelle. . .	2 vol.
Le mauvais Monde, par Adrien Robert.	2 vol.
La mère Rainette, par Charles Deslys.	6 vol.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

LES BEAUX MESSIEURS

DE

BOIS-DORÉ

PAR

GEORGE SAND

1

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, rue Serpente.

1859

I

Parmi les nombreux protégés du favori Concini, don Antonio d'Alvimar, Espagnol d'origine italienne, qui signait Sciarra d'Alvimar, fut un des moins remarqués, et cependant un des plus remar-

quables par son esprit, son instruction et la distinction de ses manières. C'était un fort joli cavalier, dont la figure n'annonçait pas plus de vingt ans, bien qu'à cette époque il en déclarât trente. Petit plutôt que grand, robuste sans le paraître, adroit à tous les exercices, il devait intéresser les femmes par l'éclat de ses yeux vifs et pénétrants et par l'agrément de sa conversation, aussi légère et aussi charmante avec les belles dames qu'elle était nourrie et substantielle avec les hommes sérieux. Il parlait presque sans accent les principales langues de l'Europe, et n'était pas moins versé dans les langues anciennes.

Malgré toutes ces apparences de mérite, Sciarra d'Alvimar ne noua, dans les

nombreuses intrigues de la cour de la régente, aucune intrigue personnelle ; du moins celles qu'il put rêver n'aboutirent pas. Il a avoué depuis, en intime confidence, qu'il eût voulu plaire à Marie de Médicis, ni plus ni moins, et remplacer, dans les bonnes grâces de cette reine, son propre maître et protecteur, le maréchal d'Ancre.

Mais *la balorda*, comme l'appelait Léonora Galigaï, ne fit point d'attention au petit Espagnol et ne vit en lui qu'un mince officier de fortune, un subalterne sans avenir. S'aperçut-elle, au moins, de la passion feinte ou vraie de M. d'Alvimar ? C'est ce que l'histoire ne dit point, et ce que d'Alvimar lui-même n'a jamais su.

Que, par son esprit et les agréments de sa personne, cet homme eût été capable de plaire si Concini n'eût pas occupé les pensées de la régente, c'est ce qu'il n'est pas impossible de supposer. Le Concini était parti de plus bas, et n'était pas moitié si intelligent que lui. Mais d'Alvimar avait en lui-même un obstacle à la haute fortune des courtisans, un obstacle que son ambition ne pouvait vaincre. Il était catholique exalté, et il avait tous les défauts des méchants catholiques de l'Espagne de Philippe II. Soupçonneux, inquiet, vindicatif, implacable, il avait pourtant la foi, mais une foi sans amour et sans lumière, une croyance faussée par les passions et les haines d'une politique qui s'identifiait avec la religion, « au grand

« déplaisir du Dieu bon et indulgent, dont « le royaume n'est pas tant de ce monde « que de l'autre, » c'est-à-dire, si nous comprenons bien la pensée de l'auteur contemporain de cette histoire, qui nous renseigne de temps en temps, le Dieu dont les conquêtes doivent s'étendre dans le monde moral par la charité, et non dans le monde des faits par la violence.

On ne saurait dire si la France n'eût pas subi quelque peu le régime de l'Inquisition, au cas où M. d'Alvimar se fût emparé du cœur et de l'esprit de la régente ; mais il n'en fut pas ainsi, et Concini, dont tout le crime fut de n'être pas né assez grand seigneur pour avoir le droit de voler et piller autant qu'un grand sei-

gneur véritable de ce temps-là, demeura jusqu'à sa mort tragique, l'arbitre de la politique incertaine et vénale de la Régence.

Après le meurtre du maréchal d'Ancre, d'Alvimar, qui s'était fort compromis à son service dans l'affaire du *Sergent de Paris* (1), fut forcé de disparaître pour n'être pas enveloppé dans le procès de la Leonora. Il eût bien voulu se faufiler peu à peu dans le service du nouveau favori,

(1) Picard le cordonnier, sergent dans la milice bourgeoise où il était très influent. Concini voulant transgreser une consigne que Picard faisait respecter, le maréchal d'Ancre le fit bâtonner. La fureur du peuple fut telle que d'Ancre jugea sa vie en danger et sortit de Paris. Deux valets qui avaient servi sa vengeance furent pendus.

le favori du roi, M. de Luynes ; mais il ne sut pas s'y prendre, et bien qu'il ne fût pas plus scrupuleux « qu'homme de cour « de son temps, il sentit qu'il ne se pourrait « ployer aux usages de la politique royale, « qui voulait et devait céder bien des « points aux calvinistes, chaque fois que « l'on pouvait espérer d'acheter la sou- « mission des princes qui exploitaient la « religion des réformés au gré de leur « ambition. »

Quand la reine Marie fut en disgrâce ouverte, Sciarra d'Alvimar crut de son intérêt de se montrer fidèle à sa cause. Il pensait que les partis ne sont jamais sans ressources et que tous ont leur jour. D'ailleurs, la reine, dût-elle rester dans l'exil,

pourrait encore faire la fortune de ses affidés. Tout est relatif, et d'Alvimar était si pauvre, que les dons d'une personne royale, quelque ruinée qu'elle fût, étaient encore une belle chance pour lui. Il s'employa donc pour aider à l'évasion du château de Blois, comme il s'était employé, quelques années auparavant, dans les troisièmes ou quatrièmes rôles des diverses comédies politiques suscitées tantôt par la diplomatie de Philippe III, tantôt par celle de Marie de Médicis, à l'effet de faire réussir *les mariages* (1).

Ce M. d'Alvimar était, en général, suffi-

(1) Celui de Louis XIII avec Anne d'Autriche, et celui d'Elisabeth, sœur du jeune roi, avec le fils de Philippe II.

samment adroit pour le compte des autres, discret et apte au travail; mais on lui reprochait d'avoir la manie de donner son avis, « là où il devait se contenter de suivre celui des autres, et de montrer une capacité dont il faut se résigner à laisser le mérite « à ses supérieurs, quand « on n'est encore qu'un petit person- « nage. »

Il ne réussit donc pas, malgré son zèle, à attirer sur lui l'attention de la reine-mère, et lors de la retraite de Marie à Angers, il resta perdu dans les officiers subalternes, toléré plutôt qu'agréé.

D'Alvimar s'affecta de ces nombreux échecs. Rien ne lui servait, ni sa jolie fi-

gure, ni ses belles manières, ni sa naissance assez relevée, ni son savoir, sa pénétration, sa bravoure, sa causerie agréable ou instructive. « On ne l'aimait point. » Il plaisait tout d'abord, et puis, bien vite aussi, on se dégoûtait d'un fond d'amertume qu'il laissait tout à coup paraître; ou bien on se méfiait d'un fond d'ambition qu'il laissait mal à propos percer. Il n'était ni assez Espagnol, ni assez Italien, ou bien, peut-être, il avait trop de l'un et de l'autre; un jour, communicatif, persuasif et souple comme un jeune Vénitien; un autre jour, hautain, têtu et sombre comme un vieux Castillan.

A tous ses mécomptes se joignait un certain remords secret qu'il ne révéla

qu'à sa dernière heure, et que nous verrons les évènements de ce récit arracher de vive force à l'oubli où il voulait l'ensevelir.

Malgré nos recherches, nous le perdons de vue plus d'une fois dans les années qui s'écoulèrent entre la mort de Concini et la dernière année de la vie de Luynes ; à l'exception de quelques mots de notre manuscrit sur sa présence à Blois et à Angers, nous ne trouvons dans son histoire obscure et tourmentée aucun fait digne de mention jusqu'à l'année 1621, où, pendant que le roi faisait si mal le siége de Montauban, le petit d'Alvimar était à Paris, toujours à la suite de la reine-mère, réconciliée avec son fils après l'affaire des Ponts-de-Cé.

D'Alvimar avait alors renoncé à l'espoir de lui plaire, et peut-être bien, lui aussi, dans son cœur « enfiélé, » la traitait-il de *balourde*, bien que, pour la première fois, elle eût fait preuve de bon sens en donnant sa confiance, et l'on dit son cœur à Armand Duplessis; c'était là un rival que d'Alvimar ne devait pas beaucoup espérer d'éconduire. De plus, la reine, conseillée par Richelieu, tournait sa politique dans le même sens qu'Henri IV et Sully. Elle combattait, pour le moment, l'influence espagnole en Allemagne, et d'Alvimar se voyait presque en disgrâce, lorsque, pour surcroît de malheur, il lui arriva une assez méchante affaire. Il se prit de querelle avec un autre Sciarra, un Sciarra Martinengo que Marie

de Médicis employait plus volontiers, et qui refusait de le reconnaître pour parent. Ils se battirent ; le Sciarra Martinengo fut grièvement blessé, et il vint aux oreilles de Marie que M. Sciarra d'Alvimar n'avait pas rigoureusement observé les lois du duel en France. Elle le manda devant elle et le réprimanda avec beaucoup de brutalité, ce à quoi d'Alvimar répondit avec l'aigreur qui depuis longtemps s'amassait en lui. Il réussit à quitter Paris avant que l'on fût en mesure de l'y arrêter, et arriva dans les premiers jours de novembre au château d'Ars, en Berry, dans le duché de Châteauroux.

Il nous faut dire les raisons qui lui faisaient choisir ce refuge, de préférence à tout autre.

Environ six semaines avant son malheureux duel, M. Sciarra d'Alvimar s'était trouvé en relation de bonne compagnie avec M. Guillaume d'Ars, un jeune homme aimable et riche, descendant en droite ligne du brave Louis d'Ars, qui avait fait la belle retraite de Venouze, en 1504, et qui fut tué à la bataille de Pavie.

Guillaume d' rs avait été séduit par l'esprit de d'Alvimar et par la très grande amabilité dont il était capable « à ses heures. » Il n'avait pas eu le temps de le connaître assez pour partager l'espèce d'antipathie que ce personnage malheureux inspirait presque fatalement au bout de quelques semaines à ceux qui le prati-

quaient. M. d'Ars était, d'ailleurs, un garçon sans grande expérience du monde, et, on peut croire, sans grand souci de pénétration. Élevé en province, il était, pour la première fois, lancé dans le monde de Paris quand il rencontra d'Alvimar et s'engoua de lui pour la manière supérieure dont celui-ci entendait, à l'occasion, l'équitation, la vénerie et le jeu de paume. Généreux et prodigue, Guillaume mit sa bourse et son bras au service de l'Espagnol, et l'engagea chaudement à le venir visiter dans son château du Berry, où quelques soins le rappelaient.

D'Alvimar en usa discrètement avec son nouvel ami. S'il avait beaucoup de défauts, on ne saurait lui reprocher d'avoir

manqué de fierté en acceptant des offres d'argent, et Dieu sait pourtant qu'il n'était pas riche et que le soin de sa toilette et de ses chevaux réclamait tout son mince revenu. Il ne se permettait point de folies, et, par grande sagesse d'épargne, venait « à bout de paraître aussi bien monté et « nippé que d'autres plus foncés en écus. »

Mais quand il se vit menacé d'un procès criminel, il se souvint des avances et invitations à lui faites par le gentilhomme berruyer, et prit le sage parti d'aller lui demander asile. D'après ce que Guillaume lui avait conté de son pays, c'était, à cette époque, la plus tranquille province de France. M. le prince de Condé en était gouverneur, et, très content du gros lot

par lequel il venait de se faire acheter, « il vivait, tantôt en son château de Mont-« rond, à Saint-Amand, tantôt en sa « bonne ville de Bourges, où il avait em-« brassé de son mieux le service du roi, « et encore mieux celui des jésuites. »

Cette tranquillité du Berry serait considérée, de nos jours, comme un état de guerre civile, car il s'y passait encore bien des choses que nous dirons en temps et lieu ; mais c'était un état de paix et d'ordre, si on le compare avec ce qui se passait ailleurs, et surtout avec ce qui s'y était passé au siècle précédent.

Sciarra d'Alvimar pouvait donc espérer n'être pas inquiété dans le fond d'un de

ces châteaux du bas Berry, où, depuis quelques années, les calvinistes ne tentaient plus de coups de main, et où les seigneurs royalistes, anciens ligueurs, anciens *politiques* et autres, n'avaient plus l'occasion ou le prétexte d'aller repaître leurs hommes d'armes aux dépens de leurs voisins, amis ou ennemis.

D'Alvimar arriva au château d'Ars, un jour d'automne, vers huit heures du matin, accompagné d'un seul valet, vieux Espagnol qui se disait noble aussi, mais que la misère avait réduit à la domesticité, et qui ne paraissait guère d'humeur à trahir les secrets de son maître, car il ne disait quelquefois que trois paroles par semaine.

Tous deux étaient bien montés, et, quoique leurs chevaux fussent chargés de lourdes mallettes, ils étaient venus de Paris en moins de six jours.

La première personne qu'ils virent « en la cour du castel » fut le jeune seigneur Guillaume mettant le pied à l'étrier pour faire plus qu'une promenade, car il était escorté de plusieurs de ses gens prêts à sortir avec lui, c'est-à-dire chargés de mallettes de voyage.

— Ah! vous arrivez bien! s'écria-t-il en courant embrasser d'Alvimar; je pars pour voir les fêtes que monsieur le prince donne à Bourges, à l'occasion de la nais-

sance de M. le duc d'Enghien son fils (1). Il y aura grandes journées de danse et de comédie, tir à l'arquebuse, feux d'artifice, et mille autres choses divertissantes. Donc vous voici, et je retarderai mon départ de quelques heures, afin que vous me puissiez accompagner. Venez en ma maison pour prendre repos et nourriture. Je m'occuperai de vous fournir un cheval frais, car celui que vous montez ne doit pas être bien disposé, malgré sa bonne mine, à faire aujourd'hui dix-huit lieues de plus.

Quand d'Alvimar se vit seul avec son hôte, il lui confia qu'il ne pouvait être

(1) Qui fut le grand Condé.

question pour lui de fêtes publiques, et qu'il s'agissait non de le mener à un divertissement, mais de le cacher dans son château pendant quelques semaines. Il n'en fallait pas davantage en ce temps-là pour faire oublier une affaire aussi fréquente et aussi simple que mort ou blessures données à un ennemi, soit en duel, soit autrement. Il ne s'agissait que de trouver un protecteur à la cour, et d'Alvimar comptait sur l'arrivée prochaine à Paris du duc de Lerme, dont il se croyait ou se disait parent. C'était là un personnage assez considérable pour obtenir sa grâce, et même remettre sa fortune en meilleur chemin qu'auparavant.

Comment notre Espagnol raconta son

duel avec le Sciarra Martinengo (1); comment il s'excusa de ne l'avoir point attaqué dans les règles, ou d'avoir été calomnié sur ce fait, aussi bien auprès de la reine Marie que de M. de Luynes, c'est ce que Guillaume d'Ars n'examina pas avec beaucoup de soin. En loyal gentilhomme qu'il était, il avait été fasciné par d'Alvimar et ne se méfiait point. D'ailleurs, il se sentait plus désireux de partir que de rester, et jamais on n'eût pu le surprendre dans une plus mauvaise disposition pour discuter une question quelconque.

Il traita donc légèrement le fond de

(1) C'était sans doute le fils ou le neveu d'un aventurier de ce nom que la reine Catherine avait fait gouverneur de Gien; *grand assassin, qui avait donné de sa personne au siége de Sancerre.*

l'affaire et ne se fit souci que de la possibilité d'être retenu un jour de plus, loin des fêtes de la capitale du Berry. Sans doute, il y avait pour lui, sous jeu, quelque amour ette.

D'Alvimar, qui vit son embarras, le pressa de ne rien changer à ses projets et de lui indiquer quelque village ou ferme de ses domaines où il pût se tenir en sûreté.

— C'est dans mon propre château et non dans une ferme ou village que je vous veux héberger et cacher, répondit Guillaume. Pourtant, je crains pour vous l'ennui de cette réclusion, et, en y réfléchissant, je trouve un meilleur expédient.

Mangez et buvez, après quoi je vous conduirai moi-même chez un mien ami et parent, qui ne demeure pas plus loin d'ici qu'une heure de chemin, et chez qui vous serez aussi sûrement et aussi agréablement qu'il est possible en notre pays du Bas-Berry. Dans quatre ou cinq jours, je viendrai vous y reprendre.

D'Alvimar eût préféré rester seul, mais comme Guillaume insistait, la politesse le força d'accepter. Il refusa de boire ou manger, et, remontant à cheval, il suivit Guillaume d'Ars, qui prit avec lui son monde tout équiqué pour le voyage, cette course devant le détourner médiocrement de la route de Bourges.

Ils sortirent du château par la garenne,

gagnèrent, par la traverse, le grand chemin de Bourges, qu'ils laissèrent tout aussitôt sur leur gauche, passèrent encore par les sentiers pour rejoindre le grand chemin de Château-Meillant, en laissant sur leur droite la ville baroniale de La Châtre, et enfin quittèrent ce dernier chemin pour descendre, à travers les champs, au château et village de Briantes, qui était le but de leur voyage.

Comme le pays était bien réellement paisible, les deux gentilshommes avaient pris l'avance sur leur petite escorte, afin de pouvoir s'entretenir en liberté, et voici comment le jeune d'Ars informa d'Alvimar.

— L'ami chez qui je vais vous caser, dit-

il, est le plus singulier personnage de la chrétienté. Il faut vous attendre à renfoncer de bonnes envies de rire auprès de lui, mais vous serez bien récompensé de la tolérance que vous aurez pour ses travers d'esprit par la grande bonté d'âme qu'il vous montrera en toute rencontre. C'est à ce point que vous pouvez oublier son nom et demander au premier passant venu, noble ou vilain, la demeure du *bon monsieur;* on vous l'enseignera sans le confondre avec nul autre. Mais ceci demande explication, et, comme votre cheval n'a pas grande envie de courir et qu'il est tout au plus neuf heures, je vous veux régaler de l'histoire de votre hôte. Je commence, écoutez! *Histoire du bon monsieur de Bois-Doré!*

« Comme vous êtes étranger, et n'êtes venu en France que depuis une dizaine d'années, vous ne l'avez pu rencontrer, parce qu'il habite ses terres depuis le même temps environ. Autrement, vous eussiez bien remarqué, en quelque lieu que vous l'eussiez aperçu, le vieux, le bon, le brave, le fou, le noble marquis de Bois-Doré, aujourd'hui seigneur de Briantes, de Guinard, Validé, et autres lieux, voire abbé fiduciaire de Varennes, etc., etc.

« Malgré tous ces titres, Bois-Doré n'est pas de la haute noblesse du pays, et nous ne lui tenons que par alliance. C'est un simple gentilhomme que le feu roi Henri IV a fait marquis par amitié pure,

et qui s'est enrichi, on ne sait pas trop comment, dans les guerres du Béarnais. Il faut croire qu'il y a eu un peu de pillerie dans son affaire, comme c'était la coutume du temps, et comme c'est le droit de la guerre de partisans.

« Je ne vous conterai point ici les campagnes de Bois-Doré, ce serait trop long; sachez seulement son histoire domestique. Son père, M. de ***

— Attendez, dit M. d'Alvimar, ce M. de Bois-Doré est donc un hérétique ?

— Ah! diable! répondit son guide en riant, j'oubliais que vous êtes un zélé, un véritable Espagnol! Nous ne tenons pas tant à ces disputes de religion, nous autres

gens de par ici. La province en a trop souffert, et il nous tarde que la France n'en souffre plus. Nous espérons que le roi va en finir à Montauban avec tous ces enragés du Midi. Nous leur souhaitons une belle frottée, mais non plus, comme faisaient nos pères, la hart et le bûcher. Tout s'en va, en partis politiques, et, de nos jours, on ne se damne plus tant les uns les autres. Mais je vois que mon discours vous désoblige, et je me hâte de vous faire savoir que M. de Bois-Doré est aujourd'hui aussi bon catholique que bien d'autres qui n'ont point cessé de l'être. Le jour où le Béarnais reconnut que Paris valait bien une messe, Bois-Doré pensa que le roi ne pouvait pas se tromper, et

il abjura, sans éclat, mais franchement, je pense, les doctrines de Genève.

— Revenez à l'histoire de famille de M. de Bois-Doré, dit d'Alvimar, qui ne voulut pas laisser voir dans quelle dédaigneuse suspicion il tenait les nouveaux convertis.

— C'est cela, reprit le jeune homme. Le père de notre marquis fut le plus rude ligueur de nos environs. Il fut l'âme damnée de M. Claude de La Châtre et des Barbançois, c'est tout dire. Il avait, en son château d'habitation, un beau petit appareil d'instruments de torture pour les huguenots qu'il pouvait happer, et ne se gênait point de planter ses propres vas-

saux sur le chevalet quand ils ne lui pouvaient payer ses redevances. Il était si bien redouté et détesté de toutes gens, qu'on ne l'appelait que le *cheti'monsieur*, et pour cause.

« Son fils, aujourd'hui marquis de Bois-Doré, et qui, de son baptême, avait nom Sylvain, eut tant à souffrir de cette humeur perverse, qu'il prit de bonne heure la vie tout au rebours, et montra aux prisonniers et aux vassaux de son père une douceur et des condescendances peut-être trop grandes de la part d'un homme de guerre envers des rebelles, et d'un noble envers des inférieurs ; à preuve que ces manières-là, qui auraient dû le faire aimer, le firent prendre en mépris

par la plupart, et que les paysans, qui sont gent ingrate et méfiante, disaient de lui et de son père : « L'un poise (pèse) au-« dessus de son droit, l'autre ne poise « rien du tout. » Ils tenaient le père pour un homme dur, mais entendu, hardi et capable, après les avoir bien pressurés et tourmentés, de les bien secourir contre les exactions de la maltôte et les pilleries des routiers de guerre ; tandis que, selon eux, le jeune M. Sylvain les laisserait dévorer et fouler, faute de cœur et de cervelle.

« Or, un beau jour, comme M. Sylvain s'ennuyait fort, je ne sais ce qui passa par la tête du jeune homme; mais il s'enfuit du château de Briantes, où monsieur son père rougissait de lui, et, le tenant pour

imbécille, ne lui eût jamais permis de sortir de page, et il s'alla joindre aux catholiques modérés qu'on appelait alors le tiers-parti. Vous savez que ce parti donna souventes fois la main aux calvinistes, si bien que, de faiblesse en faiblesse, M. Sylvain se trouva, un autre beau matin, huguenot et grand serviteur et amé du jeune roi de Navarre. Son père, l'ayant su, le maudit, et, pour lui faire pièce, imagina, en son âge mûr, de se remarier et de lui donner un frère.

« C'était réduire à moitié l'héritage déjà assez mince de M. Sylvain, lequel, comme huguenot, pouvait perdre son droit d'aînesse; car le *cheti' monsieur* n'était pas bien riche, et ses terres avaient

été maintes fois ravagées par les calvinistes. Mais voyez le bon naturel du jeune homme! Loin de se fâcher ou seulement plaindre du mariage de son père et de la naissance de l'enfant qui lui rognait en deux ses futurs écus, il se redressa fièrement en apprenant la nouvelle. « Voyez-« vous, dà! fit-il parlant à ses compa-« gnons, monsieur mon père a passé la « soixantaine, et le voilà qui engendre un « beau garçon! hé, dà! C'est bonne race, « dont j'espère tenir! »

« Il poussa plus loin la débonnaireté ; car, sept ans après, son père s'étant absenté du Berry, pour aller avec le Balafré contre M. d'Alençon, et notre gentil Sylvain ayant ouï que sa belle-mère était

morte, ce qui laissait l'enfant sans grande protection au château de Briantes, il revint secrètement au pays pour le défendre au besoin, et aussi, disait-il, pour le plaisir de le voir et de l'embrasser. Il passa tout un hiver auprès du marmot, jouant avec lui et le portant sur ses bras, comme eût fait nourrice ou gouvernante, ce qui fit bien rire les gens d'alentour, et penser qu'il était par trop simple, et quasi-innocent, comme ils disent pour parler d'un homme privé de raison.

« Quand le mauvais père revint après *la paix de Monsieur*, malcontent, comme vous pensez, de voir les rebelles mieux récompensés que les alliés, il se prit de fureur contre tout le monde, et contre Dieu

même, qui avait laissé sa jeune dame mourir de la peste en son absence. Puis, ne sachant sur qui se venger, il prétendit que son fils aîné était revenu là, chez lui, à seules fins de faire périr par la sorcellerie l'enfant de sa vieillesse.

« C'était une grande noirceur de la part de ce vieux corsaire, car jamais l'enfant n'avait été mieux portant ni mieux soigné, et le pauvre Sylvain était aussi incapable d'un mauvais dessein que celui qui vient de naître. »

Guillaume d'Ars en était là de son récit, qui l'avait conduit jusqu'en vue de Briantes, lorsqu'une espèce de demoiselle bourgeoise, vêtue de noir, de rouge et de gris,

portant la robe troussée et le collet monté, se trouva venir à sa rencontre, et approcha de sa botte pour lui faire force révérences.

— Hélas ! monsieur, dit-elle, vous alliez peut-être demander à dîner à mon honoré maître, le marquis de Bois-Doré? Mais vous ne le trouverez point : il est à la Motte-Seuilly pour la journée, nous ayant donné congé jusqu'à la nuit.

Cette nouvelle contraria beaucoup le jeune d'Ars, mais il était trop bien élevé pour en laisser rien paraître, et, prenant son parti tout de suite :

— C'est bien, demoiselle Bellinde, dit-il en se découvrant courtoisement; nous

irons jusqu'à la Motte-Seuilly. Bonne promenade et bonjour!

Puis, pour ravaler sa contrariété, il dit à d'Alvimar, en l'invitant à tourner bride avec lui :

— N'est-ce pas que voilà une gouvernante très ragoûtante, et dont la bonne mine donne une savoureuse idée du logis de ce cher Bois-Doré ?

Bellinde, qui entendit cette réflexion faite à voix haute et d'un ton jovial, se rengorgea, sourit, et, appelant un petit valet d'écurie dont elle se faisait escorter comme d'un page, elle tira de ses larges manches deux petits chiens blancs qu'elle lui fit poser doucement sur le gazon

comme pour les faire promener, mais, en réalité, pour se tenir tournée vers les cavaliers et faire apprécier plus longtemps son habillement de belle sergette neuve et sa taille rondelette.

C'était une fille de trente-cinq ans, haute en couleur, et dont les cheveux tiraient sur le rouge, ce qui n'était pas désagréable à voir, car elle en avait une quantité et les portait crêpés sous son toquet, au grand déplaisir des dames du pays, qui lui reprochaient de vouloir outrepasser sa condition. Mais elle avait l'air méchant, même en faisant l'agréable.

— Pourquoi l'appelez-vous Bellinde? demanda d'Alvimar à Guillaume. Est-ce un nom de ce pays?

— Oh ! nullement ; son nom est Guillette Carcat ; mais M. de Bois-Doré l'a baptisée, suivant sa coutume ; c'est une manie que je vous expliquerai tantôt. J'ai à vous raconter d'abord la suite de son histoire.

— C'est inutile, reprit d'Alvimar en arrêtant son cheval ; malgré votre bonne grâce et votre courtoisie, je vois bien que je vous suis un embarras considérable. Poussons jusqu'à ce château de Briantes, et vous m'y laisserez avec une lettre que vous écrirez à M. de Bois-Doré pour me recommander à lui. Puisqu'il doit revenir à la nuit, je l'attendrai en me reposant.

— Non pas, non pas ! s'écria Guillaume,

j'aimerais mieux renoncer aux réjouissances de Bourges, et je l'eusse déjà fait, n'était la parole que j'ai donnée à quelques amis de m'y trouver ce soir. Mais, certes, je ne vous quitterai pas sans vous avoir recommandé moi-même à un ami agréable et fidèle. La Motte-Seuilly n'est pas à une lieue d'ici, et il n'est pas besoin de fatiguer nos chevaux. Prenons le temps, j'arriverai à Bourges une heure ou deux plus tard, et, en ce moment de fêtes, je trouverai encore les portes ouvertes.

Et il reprit l'histoire de Bois-Doré, que d'Alvimar écouta fort peu. Celui-ci était préoccupé de sa sûreté et ne trouvait pas le pays qu'il parcourait bien propre à son dessein de se tenir caché. C'était un pays

plat et ouvert où, en cas de fâcheuse rencontre, il n'était guère possible de se mettre à l'abri d'un bois, ou seulement d'un bouquet d'arbres. La terre fromentale est trop bonne par là pour qu'on y ait jamais souffert d'ombrage. Fine et rouge, elle s'étend au soleil sur les larges ondulations d'une plaine immense, triste à la vue, quoique bornée de belles collines et semée d'élégants castels.

Pourtant Briantes, dont nos voyageurs s'étaient fort approchés, avait présenté à d'Alvimar un aspect plus rassurant. A dix minutes de chemin du château, la plaine s'abaisse tout d'un coup et vous conduit, en pentes adoucies, vers un étroit vallon bien ombragé. Le castel lui-même ne se

voit que quand on est dessus, comme on dit dans le pays, et le mot est juste, car le clocheton ardoisé de sa plus haute tour s'élève fort peu au-dessus du plateau, et, quand, de la plaine, on le voit briller au soleil couchant, on dirait d'une mince lanterne dorée posée sur le bord du ravin.

Il en est à peu près de même du château de la Motte-Seuilly (1), situé plus bas que la plaine du Chaumois, mais non pas aussi agréablement que Briantes, car, au lieu d'un joli vallon, il est tristement planté dans une région plate et sans étendue.

(1) Aujourd'hui Feuilly, jadis et successivement Seuly, Sully et Seuilly.

Avant d'arriver au chemin de traverse qui y conduit, Guillaume avait raconté succinctement à son compagnon les autres vicissitudes de la vie de M. Sylvain de Bois-Doré : comme quoi son père avait voulu l'enfermer dans sa tour pour l'empêcher de retourner avec les huguenots; comme quoi le jeune homme s'était sauvé par-dessus les murs et avait été rejoindre son cher Henri de Navarre, avec lequel, après le trépassement du roi Henri III, il avait guerroyé neuf ans; comme quoi, enfin, ayant de son mieux contribué à le mettre sur le trône, il était revenu vivre dans ses terres, où son tyran de père avait cessé de vivre et de faire enrager un chacun.

— Et de son jeune frère, qu'est-il ad-

venu? dit d'Alvimar, qui faisait efl
pour s'intéresser à ce récit.

— Ce jeune frère n'est plus, répon
M. d'Ars. Bois-Doré l'a peu connu,
son père l'avait engagé de bonne he
au service du duc de Savoie, où il
mort d'une façon...

Ici, Guillaume fut encore interron
par un incident qui parut contrar
beaucoup d'Alvimar, soit qu'il comm
çât à prendre intérêt aux renseign
ments de son compagnon, soit qu'il e
en qualité d'Espagnol, une répugnai
marquée pour les interrupteurs.

C'était une bande de Bohémiens q
couchée tout à plat dans un fossé, se

leva comme une volée de moineaux à l'approche des cavaliers, et fit faire un écart au cheval de M. d'Alvimar. Mais c'étaient des moineaux trop bien apprivoisés, car, au lieu de s'envoler au loin, ils se jetèrent presque dans les jambes des chevaux, sautant, criant et tendant la main d'une façon piteuse et grimacière.

Guillaume ne songea qu'à rire de leurs manières étranges, et, très généreusement, leur fit l'aumône; mais d'Alvimar se montra singulièrement bourru, et ne fit que leur dire, en les menaçant de son fouet : « Loin! loin! loin de moi, canaille! » Il alla même jusqu'à vouloir frapper un garçonnet qui s'attachait à sa

boîte avec cet air à la fois moqueur et suppliant des enfants dressés au métier de *quémandeux* sur les chemins. Celui-ci évita le fouet, et Guillaume, qui se trouvait en arrière, le vit ramasser une pierre qu'il eût lancée à d'Alvimar, si un autre gars plus âgé, de la bande, ne l'eût retenu en le grondant et en le menaçant.

Mais l'incident ne finit pas là : une petite femme assez belle, quoique bien flétrie et mal accoutrée, prit l'enfant, et, lui parlant comme si elle eût été sa mère, le poussa du côté de Guillaume, puis se mit à courir aussi après d'Alvimar, en lui tendant la main, mais en le regardant comme si elle eût voulu ne jamais oublier sa figure.

D'Alvimar, irrité de plus en plus, poussa son cheval de côté sur cette femme, et l'eût renversée si elle ne se fût garée vivement ; et même il porta la main sur la crosse d'un de ses pistolets de selle, comme s'il ne lui eût rien coûté de tirer sur ces mauvaises bêtes d'idolâtres.

Les Bohémiens se regardèrent alors entre eux et se serrèrent comme pour se consulter. *Avanti! avanti!* s'écria Guillaume à d'Alvimar. Il aimait à dire des mots italiens pour faire voir qu'il était allé à la cour de la reine-mère, ou bien peut-être s'imaginait-il qu'un *i* à la fin des mots suffisait pour les rendre inintelligibles à ces Égyptiens.

— Pourquoi *avanti?* lui dit d'Alvimar,

sans vouloir presser l'allure de son cheval.

— Parce que vous avez fâché ces oiseaux noirs. Voyez ! ils se rassemblent comme des grues en détresse, et, ma foi ! ils sont une vingtaine, et nous ne sommes que sept.

— Comment donc, mon cher Guillaume, vous craignez quelque chose de la part de ces animaux faibles et poltrons ?

— Je n'ai pas grand coutume de craindre, répondit le jeune homme un peu piqué ; mais je trouverais bien déplaisant d'avoir à faire feu sur ces pauvres loqueteux, et je suis étonnée de l'humeur qu'ils

vous ont causée, quand il était si facile de vous en débarrasser avec quelque menue monnaie.

— Je ne donne jamais à ces gens-là, dit Sciarra d'Alvimar d'un ton sec et bref qui surprit le bienveillant Guillaume. Celui-ci sentit que son compagnon avait ce qu'on appellerait aujourd'hui mal aux nerfs, et il s'abstint de le blâmer. Seulement, il insista pour doubler le pas, car la bande de bohémiens, marchant plus vite que les chevaux ne trottaient, les suivait et les devançait, distribués en deux bandes qui bordaient les deux côtés du chemin.

Ces gens n'avaient pourtant pas l'air hostile, et il était difficile de deviner quelle

était leur intention en escortant ainsi nos cavaliers. Ils se parlaient entre eux dans une langue inintelligible, et ne paraissaient occupés que de la femme qui marchait à leur tête. L'enfant que M. d'Alvimar avait voulu frapper de son fouet se tenait à côté de M. d'Ars, comme s'il eût compté sur sa protection, et paraissait prendre grand intérêt à cette course extraordinaire. Guillaume remarqua que ce petit garçon était moins sale et moins noir que les autres, et que ses traits agréables et délicats n'avaient aucun rapport de type avec celui des bohémiens.

S'il eût fait la même attention à la femme que d'Alvimar avait offensée et menacée, il eût remarqué aussi que, sans

ressembler le moins du monde à cet enfant, elle ne ressemblait pas davantage à ses autres compagnons de misère. Elle avait un air plus noble et plus doux. Elle n'était pourtant pas non plus de race européenne, bien qu'elle portât le costume montagnard des Pyrénées.

Ce qu'il y avait de surprenant, c'est que, tout en ayant très bien compris le geste que Sciarra avait fait pour prendre son pistolet, malgré le naturel craintif des mendiants et bateleurs de cette espèce, elle marchait hardiment près de lui, n'essayant plus de l'importuner, n'ayant point l'air de le menacer, mais le regardant toujours avec une très grande attention.

La chose parut véritablement insolente à d'Alvimar, et, pour bien peu, il eût écouté les suggestions de son humeur fantasque et violente. Guillaume y prit garde, et, craignant quelque fâcheuse affaire et d'être forcé de prendre parti pour le gentilhomme hautain contre la canaille inoffensive, il poussa son cheval entre Sciarra et la petite femme, fit signe à celle-ci de s'arrêter et lui parla ainsi, moitié riant, moitié sérieux :

— Vous plairait-il nous dire, reine des genêts et des bruyères, si c'est pour nous faire honte ou honneur que vous nous suivez de la sorte, et si nous devons prendre en gré ou en déplaisir la cérémonie que vous nous faites ?

L'Égyptienne (car on traitait alors indifféremment d'Égyptiens ou de Bohémiens ces hordes errantes d'origine inconnue) secoua la tête et fit un signe au jeune gars qui avait ôté la pierre des mains de l'enfant. Il s'approcha, et, d'un ton patelin, avec une mine insolente, parlant français sans aucun accent :

— Mercédès, dit-il en désignant la femme silencieuse, n'entend pas la langue de vos seigneuries. C'est moi qui parle pour ceux des nôtres qui ne savent pas s'expliquer.

— Bien, dit Guillaume, tu es l'orateur de la troupe ; comment t'appelles-tu, toi, monsieur l'effronté ?

— *Laflèche*, pour vous obéir. J'ai l'honneur d'être né Français, dans la ville dont je porte le nom.

— L'honneur est pour la France, assurément! Or donc, maître Laflèche, dis à tes camarades de nous laisser aller en paix. Je vous ai donné assez, pour un homme en voyage, et ce ne serait pas me remercier comme il faut que de nous faire avaler votre poussière. Adieu, et laissez-nous, ou si vous avez quelque requête nouvelle à me présenter, faites vite, nous sommes pressés.

Laflèche traduisit rapidement les paroles de Guillaume à celle qu'il appelait Mercédès, et qui semblait être l'objet d'une

déférence particulière de sa part et de celle des autres. Elle lui répondit quelques mots en espagnol, et Laflèche s'adressant à M. d'Ars :

— Cette bonne fille, dit-il, demande humblement les noms de vos seigneuries, afin de prier pour elles. Guillaume se mit à rire. Voilà, dit-il, une requête plaisante. Conseille, ami Laflèche, à cette bonne fille, de prier pour nous sans nous nommer. Le bon Dieu nous connaît bien, et nous ne lui apprendrions rien de nous qu'il ne sache mieux que nous-mêmes.

Laflèche salua humblement de son bonnet crasseux, et nos voyageurs, poussant leurs montures, eurent bientôt laissé les bohémiens derrière eux.

— Ah çà, dit d'Alvimar à Guillaume en voyant poindre à l'horizon bas et court les clochetons de la Motte-Seuilly, vous ne m'avez point dit où nous allions. Ce château est celui d'un autre de vos amis, à qui je ne serai sans doute pas importun ?

— Ce château est celui d'une dame jeune et belle qui vit là avec son père, et tous deux vous recevront avec courtoisie. Tous deux vous retiendront jusqu'au soir, non-seulement pour ne pas être privés de la compagnie de M. de Bois-Doré, qu'ils estiment beaucoup, mais encore pour vous prouver que nous ne sommes point des sauvages, dans notre pauvre pays de campagne, et que nous savons exercer l'hospitalité à la vieille mode de France.

D'Alvimar répondit qu'il n'en doutait nullement, et sut dire à son compagnon des paroles obligeantes, car nul homme n'était mieux appris ; mais son esprit amer se tourna bien vite sur un autre objet. — D'après tout ce que vous m'avez conté de ce Bois-Doré, mon futur hôte, c'est, dit-il, un vieux mannequin dont les vassaux se gaussent à cœur joie ?

— Non pas ! répondit M. d'Ars. Ces bohémiens ne m'ont pas laissé finir. J'allais vous dire que, lorsqu'il revint au pays, enrichi et emmarquisé, on fut étonné de voir qu'il était tout aussi brave qu'un lion, malgré son air bénin, et que, s'il avait des façons comiques, il avait aussi des vertus chrétiennes dont on se pouvait trouver fort bien.

— Faites-vous entrer la tempérance et la chasteté dans le compte de ces vertus chrétiennes ?

— Pourquoi non, je vous prie?

— Parce que cette gouvernante à l'ardente crinière, que nous avons vue à la porte de son domaine, m'a semblé un peu bien verte pour un homme aussi mûr.

— Honni soit qui mal y pense ! dit Guillaume en souriant. Je ne jurerais pas que notre marquis ait été insensible aux gentillesses des filles d'honneur de la reine Catherine ; mais il y a longtemps de cela ! Je crois fort que vous pourrez en conter à la Bellinde sans lui faire de tort ni de peine. Mais nous voici arrivés. Je n'ai

besoin de vous dire que de tels propos ne sont pas de saison ici. Notre belle veuve, madame de Beuvre, n'est point une prude; mais à son âge et dans sa position...

Nos cavaliers passaient sur le pont-levis, qui, en raison de la tranquillité du pays, était baissé tout le jour; la herse était levée. Ils entrèrent donc sans obstacle ni cérémonie dans la cour du manoir, où ils mirent pied à terre.

— Un instant! dit Sciarra d'Alvimar à Guillaume, au moment de se présenter; je vous prie, à cause des valets, de ne point dire mon nom ici.

— Ni ici ni ailleurs, répondit M. d'Ars

Vous n'avez guère d'accent étranger, il n'est donc pas même besoin de vous dire Espagnol. Pour lequel de mes amis de Paris voulez-vous que je vous fasse passer?

— Je serais très gêné de jouer un personnage différent du mien, j'aime mieux rester à peu près moi-même, et prendre seulement un des noms de ma famille. Je serai, si vous le voulez bien, un Villa-Real, et j'aurai pour prétexte à ma fuite de Paris...

— Vous parlerez vous-même en confidence au marquis et arrangerez les choses comme vous l'entendrez. Je n'ai rien autre à faire que de lui dire combien vous êtes mon ami, que vous fuyez quelque

persécution, et que je le prie d'avoir soin de vous comme de moi-même.

Le château de la Motte-Feuilly (c'est le nom qui a prévalu), encore debout et à peu près intact aujourd'hui, est un petit manoir composé d'une tour d'entrée sexagone toute féodale, d'un corps de logis tout nu, percé de fenêtres très espacées, avec deux autres corps en retour, l'un desquels est flanqué d'un donjon. Dans le bâtiment de gauche, les écuries voûtées à fortes nervures, les cuisines et logements des gens de suite; dans celui de droite, la chapelle à fenêtre ogivale ornée, du temps de Louis XII, traverse au-dessus d'une courte galerie à air libre, que soutiennent deux piliers trapus, entourés de nervures

en relief, comme de gros troncs étreints par des lianes. Cette galerie conduit à la grande tour ou donjon qui date, comme la tour d'entrée, du douzième siècle. Elle contient des chambres rondes très sobrement mais très joliment ornées de colonnettes engagées avec des socles à griffes. L'escalier qui tourne dans une petite tour accolée à la grande, aboutit à une de ces antiques charpentes, savamment et hardiment agencées, qui sont encore des objets d'art.

Celle-ci porte, au centre de ses rayons, un *cheval de bois* ou chevalet, instrument de torture dont l'application fut encore froidement réglée par une ordonnance de 1670. Cette horrible machine date de la

construction de l'édifice, car elle fait corps avec la charpente (1).

C'est dans ce manoir exigu, pauvre et morne, que la belle Charlotte d'Albret, femme du sinistre César Borgia, passa quinze ans et mourut, tout jeune encore, après une vie de douleur et de sainteté.

On sait que l'infâme cardinal, le bâtard du pape, l'incestueux, le débauché, le sanguinaire, l'amant de sa sœur Lucrèce

(1) On en peut voir le dessin exact ainsi que celui du château, de l'if et des débris de la tombe de Charlotte d'Albret, dans le bel ouvrage de MM. de La Tremblais et de La Villegille : *Esquisses pittoresques sur le département de l'Indre.*

et l'assassin de son propre frère et rival, se débarrassa un jour des dignités de l'Église pour chercher femme et fortune en France.

Louis XII voulait rompre son propre mariage avec Jeanne, la fille de Louis XI, pour épouser Anne de Bretagne. Il lui fallait l'assentiment du pape. Il l'obtint moyennant qu'il donnerait le Valentinois et la main d'une princesse au bâtard, au cardinal condottière. Charlotte d'Albret, belle, érudite et pure, fut sacrifiée; quelques mois après, délaissée et considérée comme veuve. Elle acheta ce triste castel et vint y élever sa fille (1). Son unique plai-

(1) Louise Borgia, mariée plus tard à Louis de la Trémouille, puis à Philippe de Bourbon-Busset.

sir au dehors était d'aller voir, à Bourges, sa mystique compagne d'infortune, Jeanne de France, la reine répudiée, devenue la bonne duchesse de Berry et la fondatrice de l'Annonciade.

Mais Jeanne mourut, et Charlotte, alors âgée de vingt-quatre ans, prit le deuil, qu'elle ne quitta plus, et ne sortit plus de la Motte-Seuilly jusqu'à sa propre mort, qui arriva neuf ans après, en 1514.

Son corps fut transporté à Bourges et enseveli auprès de celui de Jeanne, pour être, un demi-siècle plus tard, exhumé, profané et brûlé par les calvinistes, ainsi que celui de l'autre pauvre sainte. Son cœur reposa en paix un peu plus long-

temps dans la chapelle rustique de la Motte-Seuilly, dans un joli monument que lui fit élever sa fille. Mais de cette triste destinée, aucun vestige terrestre ne devait être respecté. En 93, les paysans, reportant sur cette tombe la haine qu'ils avaient pour leur seigneur, brisèrent le mausolée dont les élégants débris gisent épars aujourd'hui sur le pavé. La statue de Charlotte est dressée contre le mur, rompue en trois morceaux. L'église, abandonnée, s'affaisse sur elle-même. Le cœur de la victime était sans doute scellé dans quelque précieux coffret d'or ou d'argent; qu'est-il devenu? vendu peut-être à vil prix; peut-être bien seulement caché et enfoui par un retour de peur ou de dévotion, ce pauvre cœur gît peut-être encore

dans quelque chaumière du village, à l'insu du nouvel occupant, sous la pierre du foyer ou sous l'épine de la haie.

Aujourd'hui, le castel restauré s'égaie un peu au soleil, que la disparition d'un grand pan de mur laisse entrer dans son préau sablé ; l'eau des anciens fossés, qu'alimente, je crois, une source voisine, coule en petite rivière assez gracieuse dans le jardin anglais, nouvellement dessiné. L'if monstrueux, qui date du temps de Charlotte d'Albret, appuie ses vénérables segmens affaissés sur des quartiers de roche pieusement disposés pour soutenir sa monumentale décrépitude. Quelques fleurs et un cygne solitaire jettent comme un sourire mélancolique autour du douloureux

manoir. L'horizon est toujours maussade, le paysage navrant, la tour sinistre, et pourtant notre siècle artiste aime ces demeures sombres, ces vieux nids désolés, fortes constructions d'un passé dur et amer que le peuple ne sait plus, qu'il ne comprenait déjà plus en 1793, puisqu'il brisait la tombe de l'humble Charlotte, et laissait debout le triomphant chevalet de la Motte-Seuilly.

Au temps où se passe notre récit, ce manoir, fermé de toutes parts, était à la fois plus lugubre et plus comfortable qu'aujourd'hui. On vivait dans l'ombre froide de ces petites forteresses, donc on savait s'arranger pour y vivre. Les grandes cheminées, toutes revêtues de fonte dans l'in-

térieur de l'âtre, envoyaient une vive chaleur dans les vastes appartements. Les tentures étaient déjà remplacées, sur les murs, par des papiers feutrés d'une épaisseur et d'une beauté remarquables; au lieu de nos jolis rideaux de perse qui frissonnent aux vents coulis des fenêtres, on avait les plis pesants des damas, ou, dans les habitations plus modestes, des étoffes de bourre de soie qui duraient cinquante ans. Sur les carreaux de grès des corridors et des salles, on étendait des tapis de nouvelle fabrique qui étaient mélangés de laine, de coton, de fil et de chanvre. On faisait de très beaux parquets marquetés, et, dans nos provinces du Centre, on mangeait dans la belle faïence de Nevers, tandis que les dressoirs étalaient ces bizarres

gobelets de verre de couleur qui ne servaient qu'aux jours d'apparat, et qui représentaient des monuments, des plantes, des navires ou des animaux fantastiques.

Donc, malgré la médiocre apparence du corps du logis réservé aux appartements de maîtres (car déjà les seigneurs n'habitaient plus le faîte de leurs vieux donjons féodaux), M. d'Alvimar trouva un intérieur agréable, propre et d'une certaine élégance, qui sentait, sinon la richesse, du moins une aisance véritable.

La Motte-Seuilly était passée, par le mariage de Louise Borgia, dans la maison de la Trémouille, à laquelle M. de Beuvre appartenait par sa mère.

C'était un rude et brave gentilhomme, qui ne se gênait point pour dire ses opinions et ses croyances. Sa fille unique, Lauriane (1), avait épousé, à douze ans, son cousin Hélyon de Beuvre, âgé de seize ans. On avait tenu ces deux enfants éloignés l'un de l'autre, avec d'autant plus de facilité que la province ressentait un contre-coup d'agitation à laquelle MM. de Beuvre ne croyaient pouvoir se dispenser de prendre part. Ils quittèrent La Motte le jour même du mariage, pour aller au secours de la duchesse de Nevers, qui s'était déclarée pour le prince de Condé, et qu'assiégeait dans sa bonne ville M. de Montigny (François de La Grange).

(1) Saint Laurian est un des saints les plus fêtés de l'ancien Berry.

En essayant de pénétrer hardiment dans Nevers, sous les yeux des catholiques, le jeune Hélyon avait été tué. Au retour de cette campagne, M. de Beuvre eut donc la douleur d'annoncer à sa fille chérie que de vierge elle passait sans transition à l'état de veuve.

Lauriane pleura beaucoup son jeune cousin. Mais peut-on pleurer sans relâche à douze ans? Son père lui donna d'ailleurs une si belle poupée! Une poupée qui avait un corps de jupe tout en drap d'argent, et des souliers en velours rouge découpés en queue d'écrevisse! Et puis, quand elle eut quatorze ans, il lui amena de Bourges un si joli petit cheval brandin qui provenait des haras de M. le prince!

Et puis enfin Lauriane, qui n'était, lors de son mariage, qu'une mince et pâle fillette, devint à quinze ans une petite blonde si fraîche, si élégante, si aimable, qu'il n'y avait pas grand danger qu'elle restât veuve.

Mais elle était si tranquille avec son père et si complètement maîtresse dans le petit château qu'il lui avait constitué en dot, qu'elle ne se sentait nullement pressée de convoler en secondes noces. Ne s'appelait-elle pas *madame?* Et une des grandes raisons qui décident les filles au mariage, n'est-elle pas le plaisir enfantin d'être appelées ainsi ? Et les cadeaux, les fêtes, la parure de noces? Lauriane disait naïvement : « J'ai déjà eu tous les » plaisirs et toutes les peines du ma» riage. »

Cependant, quoiqu'il eût une assez belle fortune gouvernée par lui avec prudence, et que sa vie retirée lui permettait désormais d'arrondir, M. de Beuvre ne trouvait pas aisément à nouer pour sa fille de nouveaux projets de mariage. Il avait embrassé le parti de la Réforme au moment où la Réforme, épuisée d'hommes et d'argent, n'avait plus dans nos provinces qu'à se tenir coi et à se faire tolérer. Autour de lui, tout était catholique ou faisait semblant de l'être, car en Berry le calvinisme n'eut qu'un moment de puissance et une vraie place forte. Mais,

L'an mil cinq cent soixante-deux,

où

Bourges n'avait prestres ne gueux,

était déjà loin, et Sancerre, la *fâcheuse montagne*, avait désormais ses murailles rasées *jusqu'au sol*. Le caractère berrichon n'est ni persécuteur ni fanatique, et après un moment de surprise et d'excitation, où les passions du dehors avaient enivré le peuple et la bourgeoisie, on était retombé sous l'empire de la peur des grands, qui est le fond de la politique constante de cette province.

Les grands de leur côté avaient, suivant leur coutume invariable vendu leur soumission. Condé était devenu zélé catholique; M. de Beuvre, qui avait d'abord servi le père, et ensuite perdu son propre gendre au service de la cause du fils était, comme de raison, tout à fait en sa dis-

grâce et ne se montrait plus à Bourges. Des jésuites lui avaient été envoyés par le prince, à l'effet de l'engager à abjurer solennellement. De Beuvre n'était pas exalté en fait de religion. Il avait cédé à des passions politiques en embrassant la foi de Luther, et il sentait bien qu'il s'était trompé quant à sa fortune. Il s'y était pris trop tard pour qu'on eût besoin de l'acheter désormais. On se contentait de chercher à l'intimider, et on lui avait adroitement fait entendre qu'il ne pourrait pas marier sa fille dans le pays, s'il persistait dans l'hérésie. Après avoir fièrement relevé la tête devant les menaces, il s'était senti ébranlé devant la crainte du célibat de Lauriane et de son patrimoine tombant en quenouille.

Mais Lauriane l'avait empêché de céder. Élevée par lui assez tièdement dans la religion protestante, elle y était médiocrement instruite, et mêlait volontiers dans son cœur les pratiques et les prières des deux cultes. Elle ne courait pas au prêche par les longs mauvais chemins d'Issoudun ou de Linières, et quand elle passait près d'une église catholique, elle ne bondissait pas d'indignation au son de la cloche. Mais elle montrait parfois à travers sa douceur souriante et enfantine les germes d'une grande fierté, et quand elle vit son père souffrir à l'humiliante idée de l'abjuration publique, elle vint à son secours avec une énergie surprenante, disant aux jésuites de Bourges : « Vous n'avez que faire de me vouloir convertir en vue d'un

beau mari catholique, car j'ai juré en mon cœur d'être plus volontiers à un vilain mari de ma communion. »

Il y avait peu de semaines que cette visite avait eu lieu à la Motte-Seuilly, lorsqu'arriva celle de M. Sciarra d'Alvimar, présenté par Guillaume d'Ars.

Ils furent reçus par le père et la fille, M. de Bois-Doré étant allé *courre un lièvre* avec le garde de M. de Beuvre. Ce fut une nouvelle contrariété pour Guillaume, qui se voyait retardé d'heure en heure, et qui commençait à désespérer d'aller à Bourges ce jour-là.

Quant à d'Alvimar, il se présenta avec grâce, et, dès les premiers mots de sa

conversation, de Beuvre, qui s'y connaissait, non pour avoir beaucoup vu Paris, mais pour avoir hanté les petites cours de province, où l'on était tout aussi grand seigneur qu'à celle du roi, reconnut qu'il avait affaire à un homme du meilleur monde.

Quant à d'Alvimar, frappé de la grâce et de la jeunesse de Lauriane, il la prenait pour une fille puînée de M. de Beuvre, et il attendait toujours d'être présenté à la veuve dont M. d'Ars lui avait parlé. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure qu'il comprit que cette belle enfant était la maîtresse de la maison.

On dînait alors à dix heures du matin,

et Guillaume, ayant couru dans la prairie à la recherche du marquis, revint prendre congé. Le marquis est prévenu, dit-il à Sciarra ; il arrive ; il m'a juré d'être votre hôte et votre ami jusqu'à mon retour. Donc, je vous laisse en bonne compagnie, et je vais faire de mon mieux pour regagner le temps perdu.

On voulut en vain le retenir à dîner. Il partit après avoir baisé la main de la belle Lauriane, serré celle de son bon voisin M. de Beuvre, et embrassé d'Alvimar, en lui jurant de venir, avant la fin de la semaine, le reprendre à Briantes pour le conduire en son château d'Ars et l'y garder le plus longtemps possible.

— Or donc, dit M. de Beuvre à d'Alvi-

mar, offrez votre main à la châtelaine, et mettons-nous à table. Ne soyez pas étonné si nous n'attendons point notre ami Bois-Doré. Il a coutume, quand il a chassé seulement un quart d'heure, de faire une toilette d'une heure, et, pour rien au monde, il ne voudrait se présenter devant une dame, même devant celle-ci, qui est à ses yeux comme sa fille, car il l'a vue naître, sans s'être lavé, parfumé et rhabillé de la tête aux pieds. C'est son plaisir, et il n'y a pas grand mal. Nous ne nous gênons point avec lui, et nous le gênerions en retardant notre repas pour l'attendre.

— N'aurais-je pas dû, dit d'Alvimar, quand on l'eut fait asseoir au haut bout de la table, aller présenter mes saluts à

M. de Bois-Doré dans sa chambre, avant de me mettre à dîner?

— Non! dit Lauriane en riant, vous l'eussiez bien chagriné en le surprenant à sa toilette. Ne nous demandez pas pourquoi, vous le comprendrez de-vous-même sitôt que vous l'aurez vu.

— Et d'ailleurs, ajouta M. de Beuvre, vous ne lui devez de prévenances qu'à cause de votre jeune âge; car, en qualité d'hôte *fiduciaire*, c'est lui qui vous doit toutes les avances. Or, je me charge de vous présenter à lui, M. d'Ars m'ayant confié ce soin-là.

En parlant du jeune âge de d'Alvimar, M. de Beuvre partageait l'erreur qu'il fai-

sait naître à première vue. Quoiqu'il fût alors près de la quarantaine, il paraissait être au-dessous de la trentaine, et peut-être M. de Beuvre comparait-il intérieurement le beau visage de son hôte *temporaire* avec celui de sa chère Lauriane. Sa préoccupation constante était de lui trouver, en dehors du pays, un mari qui n'exigerait pas l'abjuration solennelle. Il ignorait, le bon gentilhomme, que les jésuites régnaient déjà partout, et que le Berry était encore une des provinces les moins travaillées par leur propagande.

Il ignorait aussi que d'Alvimar fût, dans son âme, un parfait chevalier de la sainte dame *Inquisition*. Guillaume, qui voulait assurer à son ami un accueil cordial, s'é-

tait bien gardé de le peindre comme un orthodoxe trop chatouilleux. Catholique lui-même, mais tolérant et même peu croyant, comme la pluprat des jeunes gens du monde, il n'avait soulevé, ni en le présentant au maître du logis, ni en le recommandant à M. de Bois-Doré, la question religieuse, à laquelle ces personnes n'attachaient, pas plus que lui, une importance dominante dans leurs relations. Mais il avait dit à l'écart, et en deux mots, à M. de Beuvre, que M. Villa-Réal (le nom convenu de d'Alvimar,) était de bonne famille, le fait était certain; et en belle passe de faire fortune, Guillaume le croyait, M. d'Alvimar cachant sa pauvreté avec tout l'orgueil dont un Espagnol est capable sur ce point-là.

Le premier service fut distribué avec toute la lenteur classique des valets berrichons, et dégusté avec la méthodique lenteur des gens bien appris qui ne veulent point passer pour gloutons. Cette patiente déglutition, ces longues pauses entre chaque bouchée, ces récits de l'amphitryon entre chaque plat, sont encore articles de savoir-vivre chez les vieillards, en Berry. Les paysans de nos jours renchérissent sur ce principe de bonne éducation, et quand on mange avec eux, on peut être bien sûr de rester trois heures durant, assis à table, ne fût-ce que devant un morceau de fromage et une bouteille de piquette.

D'Alvimar, dont l'esprit actif et inquiet

ne pouvait s'endormir dans les jouissances de la réfection, profita de la majestueuse mastication de M. de Beuvre pour causer avec sa fille, laquelle mangeait vite et peu, s'occupant de son père et de son hôte plus que d'elle-même.

Il fut surpris de trouver tant d'esprit chez une fille de campagne, qui, sauf une ou deux courses à Bourges et à Nevers, n'était jamais sortie des terres de son domaine. Lauriane n'était pas très cultivée, et peut-être n'eût-elle pas écrit une longue lettre sans y faire quelque faute de français; mais elle parlait bien, et, à force d'entendre parler son père et ses voisins sur les affaires du temps, elle connaissait et jugeait bien l'histoire, depuis le règne

de Louis XII et les premières guerres de religion. Pourtant, comme elle se faisait gloire de descendre de Charlotte d'Albret, et que ce souvenir était vénérable et vénéré par elle, elle n'eut point occasion de laisser voir à d'Alvimar qu'elle était hérétique, et, d'ailleurs, la civilité de ce temps-là voulait qu'on ne s'expliquât jamais inutilement sur ses propres croyances, même entre gens de la même communion, car les nuances étaient nombreuses et la controverse était partout.

En outre de ce tact délicat et de ce grand bon sens qu'elle possédait, elle avait dans l'esprit un tour de franchise et de malice, amalgame tout berrichon, qui fait de l'alliance de deux contraires, une

manière de voir et de dire assez originale. Elle était du pays où l'on dit la vérité en riant, et où chacun sait qu'il est compris sans avoir besoin de se fâcher.

D'Alvimar, qui était plus despote que goguenard, et plus vindicatif que sincère, se sentit un peu intimidé devant cette jeune fille, et cela, sans trop pouvoir se rendre compte du pourquoi. Il lui semblait parfois qu'elle devinât son caractère, sa vie ou sa récente aventure, et qu'elle eût l'air de lui dire : Après tout, nous n'en sommes pas moins de bonnes gens, prêts à vous obliger.

Enfin, il fut question de servir le rôt, et, au milieu d'un grand bruit de portes

et de cliquetis d'assiettes, M. de Bois-Doré parut, précédé d'un petit serviteur richement équipé, qu'il traitait tout bas de page, comme pour justifier ce vers, qui n'avait pas encore accusé le ridicule de ses pareils :

Tout marquis veut avoir des pages,

et contrairement aux ordonnances qui ne permettaient plus les pages qu'aux princes et grands seigneurs de haut vol.

Malgré sa mélancolie habituelle et son malaise présent, d'Alvimar eut peine à s'empêcher de rire à l'apparition de son hôte *fiduciaire.*

M. Sylvain de Bois-Doré avait été

un des beaux hommes de son temps. Grand, bien fait, noir de cheveux avec la peau blanche, des yeux magnifiques, de beaux traits, robuste et léger de son corps, il avait plu à beaucoup de dames, mais sans inspirer jamais de passion durable ou violente. C'était la faute de sa propre légèreté et de l'économie qu'il faisait de ses propres émotions. Une bonté sans limites, une loyauté très grande eu égard à son temps et à son milieu, une prodigalité princière dans les chances fortuites de la richesse, une parfaite philosophie aux heures de la *débine* (c'était son mot), toutes les qualités aimables et faciles des aventuriers champions du Béarnais, ne suffisaient pas pour faire un héros passionné comme on les aimait du

temps de sa jeunesse. C'était une époque exaltée et sanguinaire, où la galanterie avait besoin d'un peu de férocité pour s'élever à l'attachement romanesque, et Bois-Doré, hors du combat, où il se portait vaillamment, était d'une mansuétude révoltante. Il n'avait assassiné aucun mari, aucun frère ; il n'avait égorgé aucun rival dans les bras de ses maîtresses infidèles ; Javotte ou Nanette le consolait aisément des trahisons de Diane, ou de Blanche. Il passait donc alors, malgré son goût pour les romans de pastorale et de chevalerie, pour un petit esprit et un cœur tiède.

Il avait pris d'autant mieux son parti d'être joué et berné par les dames, qu'il

ne s'en était jamais aperçu. Il se savait beau, libéral et brave; ses aventures étaient courtes, mais nombreuses; son cœur avait besoin de plus d'amitié que d'emportement, et, par sa discrétion et sa douceur de mœurs, il avait mérité de rester l'ami de tout le monde. Il s'était donc trouvé heureux sans se tracasser pour être adoré, et franchement, il avait aimé un peu toutes les belles sans en adorer aucune.

On l'eût bien accusé d'égoïsme si le reproche eût été facile à concilier avec celui qu'on lui faisait d'être trop bon et trop humain. Il était bien un peu la caricature de bon Henri, que plusieurs traitaient d'ingrat et de traître, et que tous

aimaient quand même, après l'avoir pratiqué.

Mais le temps avait marché, et c'était encore là une chose dont messire de Bois-Doré n'avait pas daigné s'apercevoir. Son corps souple s'était durci et raidi, sa belle jambe s'était séchée, son noble front s'était dégarni, son grand œil s'était entouré de rides comme le soleil de rayons, et, de toute sa jeunesse envolée, il n'avait conservé que des dents un peu longues, mais encore blanches et bien rangées, avec lesquelles il affectait de casser des noisettes au dessert, pour que l'on y fît attention. On disait même chez ses voisins qu'il était fort contrarié quand on oubliait d'en mettre pour lui sur la table.

Quand nous disons que M. de Bois-Doré ne s'était pas aperçu des outrages du temps, c'est une façon d'exprimer le contentement qu'il avait encore de lui-même, car il est certain qu'il se vit vieillir et qu'il combattit l'effet des ans avec une vaillante obstination. Je crois que la plus grande énergie dont il se sentit capable fut employée à cette bataille. Lorsqu'il vit ses cheveux blanchir et s'en aller, il fit exprès le voyage de Paris pour se commander une perruque chez le meilleur faiseur. Déjà la perruquerie devenait un art ; mais les chercheurs de détails nous ont appris que, pour avoir des raies de tête en soie blanche avec cheveux implantés un par un, il fallait dépenser au moins soixante pistoles.

M. de Bois-Doré ne s'arrêta pas devant cette bagatelle, lui qui était riche désormais et qui mettait fort bien douze et quinze cents francs de notre monnaie à un habillement de demi-toilette, cinq à six mille à un habit de gala. Il courut essayer des perruques; d'abord il s'éprit d'une blonde crinière qui lui allait merveilleusement bien, au dire du perruquier. Bois-Doré, qui ne s'était jamais vu blond, commençait à le croire, lorsqu'il en essaya une châtain qui, toujours au dire du vendeur, lui allait tout aussi bien. Les deux étaient du même prix; mais Bois-Doré en essaya une troisième qui coûtait dix écus de plus et qui jeta le marchand dans l'enthousiasme; celle-là était vérita-

blement la seule qui fît ressortir les avantages de M. le marquis.

Bois-Doré se souvint du temps où les dames disaient qu'il était rare de voir une chevelure aussi noire que la sienne avec une peau aussi blanche. Ce perruquier doit avoir raison, pensa-t-il ; et pourtant, il s'étonna quelques instants devant la glace, de voir que cette crinière sombre lui donnait l'air dur et violent. C'est surprenant, se dit-il, comme cela me change ! cependant c'est ma couleur naturelle. J'avais, dans ma jeunesse, l'air aussi doux que je l'ai encore. Mes épais cheveux noirs ne me donnaient pas cette mine de mauvais garçon.

Il ne lui vint pas à l'idée que tout est

en parfaite harmonie dans les opérations de la nature, soit qu'elle nous fasse, soit qu'elle nous défasse, et qu'avec ses cheveux gris il avait la mine qu'il devait avoir. Mais le perruquier lui répéta tant de fois qu'il ne paraissait plus que trente avec cete belle perruque, qu'il la lui acheta et lui en commanda sur-le-champ une seconde, par économie, disait-il, afin de ménager la première.

Néanmoins, il se ravisa le lendemain, Il se trouvait plus vieux qu'auparavant avec cette tête de jeune homme, et c'était l'avis de tous ceux qu'il avait consultés. Le perruquier lui expliqua qu'il fallait mettre d'accord les cheveux, les sourcils et la barbe, et il lui vendit la teinture.

Mais alors Bois-Doré se trouva si blême au milieu de ces taches d'encre, qu'il fallut encore lui expliquer que le fard était nécessaire.

— Il paraît, dit-il, que quand on commence à user d'artifice, il n'est plus possible de s'arrêter ?

— C'est la coutume, répondit le rajeunisseur, choisissez d'être ou de paraître.

— Mais je suis donc vieux ?

— Non, puisque vous pouvez encore paraître jeune moyennant mes recettes.

Depuis ce jour Bois-Doré porta perruque ; sourcils, moustaches et barbe peints

et cirés; badigeon sur le museau, rouge sur les joues, poudres odorantes dans tous les plis de ses rides; en outre, essences et sachets de senteur sur toute sa personne : si bien que quand il sortait de sa chambre, on le sentait jusque dans la basse-cour, et que s'il passait seulement devant le chenil, tous ses chiens courants éternuaient et grimaçaient pendant une heure.

Quand il eut bien réussi à faire d'un beau vieillard qu'il était, une vieille marionnette burlesque, il s'avisa encore de gâter son port qui avait la dignité de son âge, en faisant barder de doubles lames d'acier ses pourpoints et ses hauts-de chausses, et en se tenant si droit, que chaque soir il se mettait au lit avec une courbature.

Il en serait mort si, heureusement pour lui, la mode n'eût changé. Les rigides pourpoints serrés de Henri IV s'élargirent en casaque légère sur la poitrine des jeunes favoris de Louis XIII. Les braies en cerceau firent place à la culotte large et flottante, obéissant à toutes les inflexions du corps. Bois-Doré eut quelque peine à admettre ces innovations, et à se séparer de ses inflexibles fraises *godronnées*, pour se mettre un peu plus à l'aise dans les *rotondes* légères. Il regretta fort les passements ; mais peu à peu les rubans et les dentelles le séduisirent, et après un court voyage qu'il fit à Paris, on le vit revenir habillé à la mode des jeunes gens du bel air, et affecter leur désinvolture nonchalante et brisée, s'étendant sur les fauteuils.

prenant des poses lasses, se relevant en trois temps quand il était assis, en un mot faisant avec sa haute taille et ses traits accentués, ce personnage de petit marquis fadasse, que, trente ans plus tard, Molière trouva complet dans son ridicule, et mûr pour la satire.

Cette manière d'être aida Bois-Doré à cacher la pesanteur réelle de ses années sous un déguisement qui faisait de lui une sorte de fantôme comique. D'Alvimar le trouva même effrayant à première vue. Il ne comprenait rien à cette profusion de boucles d'ébène sur cette face ridée, à ces gros sourcils terribles sur des yeux si doux, à ce fard éclatant qui avait l'air d'un masque follement posé sur une figure res-

pectable et bienveillante. Quant au costume, il était, par sa recherche, par la quantité de galons, de broderies, de rosettes et de panaches, on ne peut plus ridicule en plein jour, à la campagne, outre que les couleurs tendres et pâles que notre marquis affectionnait juraient davantage avec l'aspect léonin de sa moustache hérissée et de sa crinière d'emprunt.

Mais l'accueil que lui fit le vieux gentilhomme détruisit agréablement, chez d'Alvimar, l'effet rébarbatif de cette mascarade. M. de Beuvre s'était levé pour présenter l'ami de Guillaume au marquis, et pour lui rappeler qu'il était chargé de lui pour plusieurs jours. « C'est un plaisir et un honneur que je réclamerais pour moi-

même, dit M. de Beuvre, si j'étais dans ma propre maison ; mais je ne dois pas oublier que je suis chez ma fille ; et, d'ailleurs cette maison est moins riche et moins ornée que la vôtre, mon cher Sylvain, et nous ne voulons pas priver M. de Villa-Réal des douceurs qui l'y attendent. »

— J'accepte l'hyperbole, répondit Bois-Doré, si elle peut éblouir M. de Villa-Réal, au point de le faire rester longtemps sous ma garde. Et ouvrant ses deux grands bras couverts de manchettes jusqu'aux coudes, il embrassa le prétendu Villa-Réal en lui disant avec un bon rire qui montrait ses grandes dents blanches :

— Fussiez-vous le diable, monsieur, du

moment que vous m'êtes confié, vous devenez pour moi comme un frère.

Il se garda bien de dire « comme un fils. » Il eût craint de révéler le chiffre de ses années, chiffre qu'il croyait mystérieux, depuis qu'il l'avait oublié lui-même.

Villa-Réal d'Alvimar se fût bien passé de cette accolade de la part d'un catholique de si fraîche date, d'autant plus que les parfums dont le marquis était imprégné lui ôtèrent le peu d'appétit qu'il avait, et qu'après l'avoir embrassé, il lui serra vigoureusement les mains entre ses doigts secs, armés de bagues énormes. Mais d'Alvimar devait songer avant tout à sa propre sûreté, et il sentit à l'accent cordial et résolu de M. Sylvain, qu'il était

réellement placé en des mains loyales et dévouées.

Il prit donc son parti de reconnaître la double hospitalité dont il était l'objet, en se montrant sous son meilleur jour, et lorsqu'il sortit de table, les deux vieux gentilshommes étaient enchantés de lui.

Il eût pourtant bien souhaité prendre quelque repos; mais le châtelain le provoqua aux échecs et ensuite au billard avec Bois-Doré, qui se fit battre. D'Alvimar aimait le jeu et n'était pas indifférent au gain de quelques écus d'or. Les heures s'écoulaient dans une intimité pour ainsi dire escomptée, puisque ces amusements n'amenèrent aucun entretien assez suivi

pour mettre ces trois personnes à même de se connaître.

Madame de Beuvre, qui s'était retirée après le repas, reparut vers quatre heures, au moment où elle vit faire dans le préau les préparatifs du départ de ses hôtes. Elle leur proposa de prendre l'air dans les jardins avant de se séparer.

On était alors à la fin d'octobre. Les jours, devenus courts, étaient encore doux et clairs, l'été de la Saint-Martin s'étant prolongé jusque-là. Les arbres, tout à fait dépouillés, dessinaient leur belle silhouette sur le soleil rouge qui se couchait derrière les noires broussailles de l'horizon. On marchait sur un lit de

feuilles sèches dans les allées de buis et d'ifs taillés qui donnaient aux jardins de ce temps-là une raideur propre et digne. Dans les fossés, de belles vieilles carpes suivaient les promeneurs, habitués à recevoir les miettes de pain que leur apportait Lauriane. Un petit loup apprivoisé la suivait aussi comme un chien, mais asservi et brutalisé par le grand épagneul favori de M. de Beuvre, animal jeune et folâtre, qui ne montrait aucune aversion pour ce compagnon suspect, et qui le roulait et le mordait avec la brusquerie superbe d'un enfant de qualité daignant jouer avec un vilain.

D'Alvimar, au moment d'offrir son bras à la belle Lauriane, s'arrêta en voyant

M. de Bois-Doré s'approcher d'elle dans la même intention. Mais, à son tour, le courtois marquis recula. — C'est votre droit, lui dit-il ; un hôte tel que vous doit primer tous les amis ; mais sachez le prix du sacrifice que je vous fais.

— J'en sens tout le prix, répondit d'Alvimar, au bras de qui Lauriane appuya légèrement sa petite main, et, de toutes les bontés que vous avez pour moi, j'estime celle-ci être la plus grande.

— Je vois avec plaisir, reprit Bois-Doré en marchant à la gauche de madame de Beuvre, que vous entendez la galanterie française comme le feu roi, notre Henri, de douce mémoire.

— J'espère l'entendre mieux, s'il vous plaît.

— Oh! ce serait beaucoup promettre!

— Nous autres Espagnols, nous l'entendons, du moins, autrement. Nous croyons que l'attachement fidèle à une seule femme est préférable à la galanterie envers toutes.

— Oh! alors, mon cher comte... vous êtes comte, n'est-ce pas? ou duc?... Pardon, mais vous êtes grand d'Espagne, je le suis, je le vois... Vous donnez dans la fidélité parfaite du roman? Rien de plus beau, mon cher hôte, rien de plus beau, sur ma parole!

M. de Beuvre appela Bois-Doré à quel-

ques pas de là, pour lui montrer je ne sais quel arbre nouvellement planté, et d'Alvimar profita de cette interruption pour demander à Lauriane si M. de Bois-Doré avait voulu se moquer de lui.

— Nullement, répondit-elle; il faut que vous sachiez que notre cher marquis fait sa nourriture favorite du roman de M. d'Urfé, et qu'il le sait quasi par cœur.

— Comment faire accorder ces goûts de belle passion avec ceux de l'ancienne cour?

— C'est bien aisé. Quand notre ami était jeune, il aimait, dit-on, toutes les dames. En vieillissant, son cœur s'est re-

froidi ; mais il prétend cacher cela comme il croit cacher ses rides, en feignant d'avoir été converti à la vertu des beaux sentiments par l'exemple des héros de l'Astrée. Si bien que, pour s'excuser de ne faire la cour à aucune belle, il se vante d'être fidèle à une seule qu'il ne nomme point, que personne n'a jamais vue et ne verra jamais, par la bonne raison qu'elle n'existe que dans son imagination.

— Est-il possible qu'à son âge il se croie encore forcé de feindre l'amour ?

— Il le faut bien, puisqu'il veut passer pour jeune. S'il avouait que les femmes lui sont devenues aussi indifférentes les unes que les autres, pourquoi prendrait-il

la peine de se barbouiller la figure et de porter de faux cheveux ?

— Vous pensez donc qu'il n'est pas possible d'être jeune sans être épris de quelque femme ?

— Cela, je n'en sais rien, répondit gaiement madame de Beuvre ; je n'ai point d'expérience et ne connais pas le cœur des hommes. Mais j'entends quelquefois dire qu'il en est ainsi, et M. de Bois-Doré semble en être persuadé. Que vous en semble, à vous, messire?

— Il me semble, dit d'Alvimar, curieux des opinions de la jeune dame, que l'on peut vivre longtemps d'un amour passé, en attendant un amour à venir.

Elle ne répondit point et regarda le ciel avec ses beaux grands yeux bleus.

— A quoi songez-vous ? lui demanda-t-il avec une familiarité peut-être un peu trop tendre.

Lauriane parut étonnée de cette question indiscrète. Elle le regarda droit au visage d'un air qui semblait dire : Qu'est-ce que cela vous fait ? Mais sans s'armer en paroles d'aucune dureté inutile, elle lui dit en souriant :

— Je ne pensais à rien.

— C'est impossible, reprit d'Alvimar ; on pense toujours à quelque chose ou à quelqu'un.

— On pense vaguement, si vaguement, qu'en une minute on ne s'en souvient plus.

Lauriane ne disait pas la vérité. Elle avait pensé à Charlotte d'Albret, et nous traduirons tout ce qui s'était passé dans sa courte rêverie.

Cette pauvre princesse lui était comme apparue pour lui faire la réponse que sollicitait d'Alvimar, et cette réponse, la voici : « Une jeune fille qui n'a point aimé accepte quelquefois, à la légère, l'amour qui se présente, parce qu'elle se sent impatiente d'aimer, et quelquefois elle tombe dans les bras d'un scélérat qui la torture, la flétrit et l'abandonne. »

D'Alvimar était loin de deviner le bizarre avertissement que venait de recevoir cette jeune âme; il crut à un peu de coquetterie, et le jeu lui plut, bien qu'il eût l'âme aussi froide qu'un marbre. Il insista.

— Vous avez, je gage, songé, dit-il, à un amour plus vrai que celui dont M. de Bois-Doré vous donne la comédie, à un amour tel que vous pourriez, sinon le ressentir, du moins l'inspirer à un galant homme?

A peine eut-il prononcé ces paroles de provocation banale, mais d'un ton qu'il sut rendre ému et qu'il crut persuasif, qu'il sentit le bras de Lauriane tressaillir,

s'arracher du sien, et, en même temps, il la vit pâlir et reculer.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il en tâchant de reprendre son bras.

Rien, rien, dit-elle en s'efforçant de sourire. J'ai vu là une couleuvre dans les joncs, j'ai eu peur; je vais appeler mon père pour la tuer. Et elle se mit à courir vers M. de Beuvre, laissant d'Alvimar battre avec sa canne les joncs du talus pour chercher la maudite bête. Mais aucune bête laide ou belle ne se montra, et quand il chercha des yeux madame de Beuvre, il la vit quitter le jardin et rentrer dans le préau.

— Voilà une herbe sensitive, pensa-t-il

en la regardant s'éloigner. Soit qu'elle ait peur du serpent, soit plutôt que mes paroles aient causé ce trouble soudain... Ah ! pourquoi les reines et les princesses, qui tiennent en leurs mains les hautes destinées, n'ont-elles pas cette amoureuse candeur des petites dames de campagne !

Pendant que sa vanité s'expliquait ainsi l'émotion de Lauriane, celle-ci était montée à la chapelle de Charlotte d'Albret, non pour prier, elle ne fréquentait pas cet oratoire catholique, ordinairement fermé comme le sanctuaire d'une mémoire respectable ; mais pour s'assurer d'un fait qui venait de la bouleverser.

Il y avait, dans cette petite chapelle, un portrait déjà bien noirci et bien enfumé par les années, que l'on ne montrait jamais à personne, mais que l'on gardait là où on l'avait trouvé, par respect pour l'arrangement des choses qui avaient été à l'usage de la sainte famille. Lauriane n'avait vu ce portrait que deux fois en sa vie. Une fois, par hasard, pendant qu'une vieille femme chargée de tenir la chapelle propre avait ouvert, pour l'épousseter, l'espèce d'armoire qui le renfermait. Lauriane était alors enfant. Ce portrait lui avait fait peur, sans qu'elle sût pourquoi.

La seconde fois, et il n'y avait pas longtemps, son père lui racontait, avec

certains détails de tradition, l'histoire de la pauvre duchesse, et il lui avait dit : « Et pourtant notre sainte aïeule ne haïssait pas ce *monstre*. Soit qu'elle l'eût aimé un instant avant de savoir de quels crimes il était souillé, soit que, poussée uniquement par la charité chrétienne, elle se fît un devoir de prier pour lui, elle avait son portrait dans la chapelle. »

Lauriane, comprenant de qui cette vieille peinture était l'effrayante image, elle avait voulu la revoir. Elle l'avait regardée avec attention, avec sangfroid, se jurant à elle-même de ne jamais épouser l'homme qui aurait le moindre trait de ressemblance avec cette figure terrible.

Malgré le calme de cet examen, le spectre était resté quelque temps devant ses yeux, et, involontairement, chaque fois qu'une physionomie sinistre se présentait devant elle, elle le comparait avec le type abhorré ; mais elle avait oublié cette préoccupation, car elle était naturellement gaie, tranquille, et aussi brave que la plupart des jeunes châtelaines de ce temps de trouble et de danger, dont on était à peine sorti. Aussi, en voyant d'Alvimar, il ne lui était pas venu à la pensée de faire le moindre rapprochement, et même dans le jardin, en lui donnant le bras, en causant gaîment avec lui et en le regardant face à face, elle n'avait ressenti aucune crainte. Cependant, pourquoi avait-elle pensé à Charlotte d'Albret pen-

dant qu'il lui parlait? Elle n'en savait rien ; elle n'y avait pas fait grande attention d'abord.

Mais d'Alvimar avait insisté pour pénétrer ses pensées, il lui avait presque parlé d'amour. Du moins il lui en avait plus dit en deux mots, lui qu'elle voyait pour la première fois, que n'avaient jamais osé le faire aucun des amis jeunes ou vieux qui l'entouraient. Surprise de tant d'audace, elle l'avait regardé encore, mais, cette fois, à la dérobée ; elle avait surpris un sourire perfide sur cette figure charmante ; et, en même temps, le profil qui se dessinait sur le fond rougeâtre du ciel bas lui avait arraché un cri de terreur. Ce beau jeune homme, qui sem-

blait provoquer les premiers battements de son cœur, ressemblait à César Borgia.

Que cela fût une certitude ou une rêverie, il lui avait été impossible de rester un instant de plus à son bras. Elle avait trouvé un prétexte à sa peur, elle s'était enfuie, et elle venait regarder le portrait, pour détruire ou confirmer ses doutes.

Comme le jour tombait rapidement et qu'il faisait déjà sombre du côté du préau, elle retourna sur ses pas et alla chercher une lumière dans sa chambre, qui était située dans le pavillon attenant à la petite galerie de la chapelle.

L'armoire qui contenait le portrait n'était qu'un de ces carrés de planches en relief sur la muraille, où, dans les églises de villages, on serre la bannière des processions. Elle l'ouvrit précipitamment, plaça convenablement sa bougie, et regarda l'infâme.

La peinture était belle. César et Lucrèce Borgia sont les contemporains de Raphaël et de Michel-Ange, et ce portrait, un peu sèchement étudié, était dans la première manière de Raphaël. Il appartenait à la même école.

La figure du duc de Valentinois ne présentait pas ces taches livides et ces pustules hideuses que décrivent certains historiens, ni ses yeux louches « brillant d'un

« infernal éclat que même ses compagnons « et ses familiers ne pouvaient supporter. » Soit que l'artiste l'eût flatté, soit qu'il l'eût peint à une époque de sa vie où le vice et le crime ne « suintaient pas » encore sur son visage, il ne l'avait pas fait laid. Il avait montré le cardinal-bandit de profil, et celui de ses yeux qu'il avait copié regardait droit devant lui. La face était pâle, horriblement pâle et maigre, le nez étroit et acéré, la bouche sans lèvres, tant elles étaient incolores et minces, le menton anguleux, le type distingué, les traits assez purs, la moustache et la barbe rouges, délicatement plantées. Mais, vue ainsi sous l'aspect le plus favorable, cette tête de scélérat était peut-être plus repoussante encore que si elle eût été ron-

gée de lèpre. Elle était calme et pensive, et le front ne rappelait en rien la tête plate de la vipère. Non, non, c'était bien pis, c'était une tête d'homme bien conformée, avec toutes les facultés de l'intelligence admirablement développées pour le mal. L'œil long et peu ouvert semblait recueilli dans la béate méditation d'un forfait, et l'imperceptible sourire de la bouche transparente avait la somnolente douceur de la férocité assouvie. On ne pouvait dire précisément où siégeait l'horreur de l'expression : elle était partout. On se sentait froid dans le corps et dans l'âme en interrogeant cette physionomie impudente et cruelle (1).

(1) J'ignore ce qu'est devenu le portrait dont il est ici question. J'en ai vu un tout semblable en la posses-

« J'ai rêvé ! se dit Lauriane en détaillant tous les traits. Ce n'est là ni le front, ni l'œil, ni la bouche de cet Espagnol. J'ai beau regarder, je ne retrouve ici rien de lui. » Elle ferma les yeux pour se le

sion de l'illustre général Pepe. On sait qu'il en existe un de Raphaël qui est un chef-d'œuvre. Là le Borgia est presque beau ; du moins, il y a tant de distinction dans sa figure et d'élégance dans sa personne, qu'on hésite d'abord à le haïr. Pourtant l'examen produit une sensation de terreur réelle. La main droite, fine et blanche comme celle d'une femme, serre tranquillement le manche du poignard placé sur son flanc. Elle le tient avec une adresse remarquable ; elle est prête à frapper. Le mouvement est si admirablement indiqué, qu'on voit d'avance comment le coup va être porté, de haut en bas, dans le cœur de sa victime. Il y a de la grandeur dans ce portrait, en ce sens que le grand artiste a mis là son cachet, mais sans chercher à déguiser l'atrocité morale de son modèle, qu'il fait victorieusement percer à travers le calme effrayant de la figure.

rappeler sans voir le portrait. Elle le revit de face : il était charmant avec une expression de mélancolie résignée et fière. Elle le revit de profil ; il était enjoué, un peu railleur peut-être; il souriait. Mais dès qu'élle se retraça ce sourire, elle retrouva le profil de l'infâme César, et, comme si les deux empreintes se fussent collées l'une sur l'autre, il lui fut impossible de les séparer.

Elle referma l'armoire et regarda la chaire de bois sculpté, le petit autel et le coussin de velours noir, blanchi et usé par les genoux de Charlotte. Elle y posa les siens et pria, sans se demander si elle était dans une église ou dans un temple, si elle était protestante ou catholique.

Elle invoqua le Dieu des faibles et des affligés, le Dieu de Charlotte d'Albret et de Jeanne de France. Puis, se sentant rassurée et voyant les chevaux prêts pour le départ de ses hôtes, elle redescendit au salon pour recevoir leurs adieux.

Elle trouva son père très animé.

— Venez ça, madame ma chère fille, lui dit-il en lui prenant la main pour la faire asseoir sur le fauteuil que Bois-Doré et d'Alvimar se hâtaient de lui avancer; vous nous ramenez la concorde. Quand les femmes laissent les hommes entre eux, ils deviennent maussades, ils parlent politique ou religion, et, sur ce point-là,

personne ne peut s'entendre. Soyez la bien-venue, vous qui avez la douceur des colombes, et parlez-nous des vôtres, que, sans doute, vous venez de coucher.

Lauriane avoua qu'elle avait oublié ses tourterelles. Elle se sentait sous l'œl clair et pénétrant de d'Alvimar. Elle s'enhardit à le regarder. Décidément, il ne ressemblait pas plus au Borgia que le bon M. Sylvain lui-même.

— Vous vous êtes donc encore querellé avec notre voisin? dit-elle à son père en l'embrassant, pendant quelle tendait la main au vieux marquis. Eh bien! qu'est-ce que cela fait, puisque vous confessez

avoir besoin d'un peu de contradiction pour digérer ?

— Non, mordi ! répondit M. de Beuvre ; si c'était avec lui, je ne m'en confesserais pas, je n'aurais fait qu'un péché d'habitude ; mais je me suis laissé aller à l'humeur contredisante avec M. de Villa-Réal, et cela est contre toute hospitalité et toute bienséance. Faites notre paix, ma chère fille, et dites-lui, vous qui me connaissez, que je suis un vieux huguenot, têtu et batailleur, mais franc comme l'or et tout à son service quand même.

M. de Beuvre se vantait. Il n'était pas un huguenot bien féroce, et les idées religieuses couraient fort embrouillées dans

sa cervelle. Mais il avait des haines et des rancunes politiques assez vives, et il ne pouvait entendre parler de certains adversaires sans donner carrière à sa brusque franchise. Or, M. d'Alvimar l'avait blessé en prenant la défense de l'ex-gouverneur du Berry, M. le duc de La Châtre, sur le compte duquel le hasard de la conversation les avait mis.

Lauriane, informée du sujet de la discussion, prononça doucement son verdict. — Je vous absous tous deux, dit-elle; vous, monsieur mon père, pour avoir pensé qu'en aucune chose de ce monde, sauf la bravoure et l'esprit, l'exemple de feu M. de La Châtre n'était bon à suivre. — Vous, monsieur de

Villa-Réal, pour avoir plaidé la cause d'un homme qui n'est plus là pour se défendre.

— Bien jugé! s'écria Bois-Doré, et parlons d'autre chose.

— Oui, certes, ne parlons plus de ce tyran! riposta le vieux gentilhomme; ne parlons plus de ce fanatique!

— Il vous plaît de le traiter de fanatique, reprit d'Alvimar, qui ne savait pas céder; quant à moi, qui l'ai beaucoup connu à la cour, si j'eussé osé lui adresser un reproche, c'eût été celui de ne pas aimer assez la vraie religion, et de n'y voir qu'un moyen de dompter la révolte.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Bois-Doré, qui détestait la discussion et qui ne demandait qu'à en finir, tandis que M. de Beuvre, s'agitant sur sa chaise, faisait bien voir qu'il n'en avait pas fini.

— Après tout, reprit d'Alvimar, espérant conclure, n'a-t-il pas fidèlement et ardemment servi le roi Henri, à la mémoire duquel vous me semblez ici tout dévoués?

— Et avec raison, monsieur! s'écria M. de Beuvre; avec raison, mordi! Où trouverez-vous un roi plus sage et plus humain? Mais combien de temps votre enragé ligueur de La Châtre ne l'a-t-il pas combattu? Combien de fois ne l'a-t-il

pas trahi? Et combien d'écus a-t-il fallu lui donner pour qu'il se tînt tranquille? Vous êtes un jeune homme, vous, et un homme du monde; vous n'avez vu que le courtisan et le beau parleur; mais nous autres, vieux provinciaux, nous les connaissons, nos tyranneaux de province! Je voudrais bien que M. de Bois-Doré vous racontât de quelle manière ce grand guerrier fit, par mensonge et trahison, la glorieuse conquête de Sancerre!

— Merci de moi! dit Bois-Doré avec un peu d'humeur; comment voulez-vous que je me rappelle pareille chose?

– Et pourquoi donc ne vous plaîrait-il

pas vous en souvenir? reprit de Beuvre, sans faire attention au dépit du marquis; vous n'étiez pas à la mamelle, je pense?

— J'étais du moins si jeune que je ne me souviens de rien, dit Bois-Doré.

— Eh bien! moi, je me souviens! s'écria de Beuvre impatienté de cette défection de son ami. — Et si, j'avais dix ans de moins que vous, mon voisin, et je n'y étais pas : j'étais page du vaillant Condé, l'aïeul de celui-ci, et un autre homme, je vous jure.

— Voyons, dit Lauriane, qui hasarda une grande malice pour apaiser son père et détourner la querelle de son objet prin-

cipal ; il faut que notre marquis se confesse d'avoir été au siége de Sancerre, et de s'y être vaillamment comporté, car tout le monde le sait, et c'est par modestie s'il ne veut pas s'en souvenir.

— Vous savez bien que je n'y étais pas, reprit Bois-Doré, puisque j'étais ici avec vous.

— Oh ! je ne parle pas du dernier siége, celui qui n'a duré que vingt-quatre heures, au mois de mai passé, et qui n'a été que le coup de grâce ; je parle du grand, du fameux siége de l'an 1572.

Bois-Doré avait horreur des dates. Il toussa, s'agita, releva le feu qui n'était

pas tombé ; mais Lauriane était résolue à l'immoler sous les fleurs de la louange.

— Je sais bien, dit-elle, que vous étiez fort jeune, mais vous vous battiez déjà comme un lion.

— Il est vrai que mes amis firent merveille, répondit Bois-Doré, et que l'affaire fut très chaude ; mais je n'y frappai pas bien fort, malgré mon bon vouloir, à l'âge que j'avais...

— Mordi, vous y fîtes vous-même deux prisonniers ! s'écria de Beuvre en frappant du pied. Tenez ! j'enrage ma vie quand je vois un homme de guerre et de cœur comme vous renier ses bonnes prouesses plutôt que d'avouer son âge !

Bois-Doré fut vivement blessé et sa figure s'attrista, c'était sa seule manière de témoigner son déplaisir à ses amis. Lauriane vit qu'elle avait été trop loin, car elle aimait sincèrement son vieux voisin, et quand il ne riait plus de ses taquineries, elle n'avait plus envie de rire.

— Non, monsieur, dit-elle à son père, permettez à votre fille de vous dire que vous plaisantez. Le marquis était loin d'avoir vingt ans, et son action fut d'autant plus belle.

— Comment, il n'avait pas vingt ans? s'écria encore de Beuvre; serais-je, tout d'un coup, devenu le plus vieux ?

— On n'a jamais que l'âge que l'on

montre, reprit Lauriane, et il ne faut que regarder le marquis...

Elle s'arrêta; n'ayant pas le courage de mentir si résolûment pour le consoler; mais l'intention suffit, car Bois-Doré se contentait de peu. Il la remercia d'un regard, son front s'éclaircit; de Beuvre se mit à rire, d'Alvimar admira la gentillesse de Lauriane, et l'orage fut détourné.

On causa sans dépit quelques instants encore. M. de Beuvre invita d'Alvimar à ne pas s'effaroucher de ses boutades et à revenir le surlendemain avec Bois-Doré, qui avait coutume de dîner tous les dimanches à La Motte; puis on vint annoncer que *la carroche* de M. le marquis était

prête (chacun sait qu'avant Louis XIV, lequel, en personne, en ordonna autrement, carrosse était souvent des deux genres, et le plus souvent féminin, d'après l'italien *carrozza*).

Or, la carrosse ou carroche de M. de Bois-Doré était un vaste et lourd berlingot que traînaient courageusement quatre forts et beaux chevaux percherons, un peu trop gras, car tout était bien nourri, bêtes et gens, au logis du bon M. Sylvain. Ce respectable véhicule, destiné à affronter les routes carrossables et non carrossables, était d'une solidité à toute épreuve, et si la souplesse de son allure laissait quelque chose à désirer, on était du moins assuré de ne s'y pas trop briser les

ôs, même en cas de c ute, à cause de l'énorme rembourrage de l'intérieur. Il y avait bien six pouces d'épaisseur de laine et d'étoupe sous la doublure de damas, en sorte qu'on y avait, sinon toutes ses aises, du moins une sorte de sécurité. C'était, du reste, un beau chariot, tout couvert de cuir, garni de clous dorés qui formaient des bordures d'ornement autour des panneaux. Il y avait, pour descendre et monter, une petite échelle que l'on retirait et plaçait dedans quand on était en route. Aux quatre coins de cette citadelle roulante, on remarquait un arsenal composé de pistolets et d'épées, sans oublier la poudre et les balles, si bien qu'au besoin on y pouvait soutenir un siége.

Deux valets à cheval portant des torches

ouvraient la marche ; deux autres porte-flambeaux marchaient derrière la voiture avec le domestique de d'Alvimar, tenant son cheval en laisse. Le jeune page du marquis monta sur la banquette à côté du cocher. Tout cela passa à grand bruit sous la herse de la Motte-Seuilly, et le pont-levis, en se relevant derrière la cavalcade, aux joyeux aboiements des chiens de garde qu'on lâchait dans le préau, compléta un vacarme qui fut entendu jusqu'au hameau de Champillé, à un bon quart de lieue de distance.

D'Alvimar crut devoir adresser à Bois-Doré quelques louanges sur son beau carrosse, objet de luxe et de comfort encore peu répandu dans les campagnes, et qui,

dans le pays particulièrement, passait pour une merveille.

— Je ne m'attendais pas, dit-il, à trouver au fond du Berry les aises des grandes villes, et je vois, monsieur le marquis, que vous menez ici la vie d'un homme de qualité.

Rien ne pouvait être plus flatteur pour le marquis que cette dernière expression. Simple gentilhomme, il n'était pas, il ne pouvait pas être, malgré son titre, *homme de qualité*. Son marquisat était une petite ferme du Beauvoisis qu'il ne possédait même pas. Dans un jour de fatigue et de danger, Henri IV, arrivant avec lui et une très petite escorte dans cette ferme,

où le hasard de la guerre de partisans les avait forcés de faire halte, et qu'ils trouvèrent déserte et abandonnée, courait grand risque de ne point déjeûner du tout, lorsque M. Sylvain, qui était l'homme de ressources dans ces sortes d'aventures, avait découvert, dans un buisson, quelques volailles oubliées et devenues sauvages. Le Béarnais s'était donné le plaisir de cette chasse, et Sylvain s'était chargé de faire cuire à point le gibier. Ce festin inespéré avait mis le roi de Navarre en belle humeur, et il avait *donné* la ferme à son bon compagnon, l'érigeant en marquisat, de par son bon plaisir, et ce, disait-il, pour avoir empêché un roi d'y mourir de faim.

La possession s'était bornée à ce séjour

de quelques heures sur le petit fief conquis sans coup férir. Il avait été repris dès le lendemain par le parti contraire, puis, après la paix, il était retourné en la possession de ses légitimes propriétaires. Peu importait à Bois-Doré, qui ne tenait point à cette bicoque, mais bien à son titre, et à qui le roi de France confirma plus tard, en riant, la promesse faite par le roi de Navarre. Aucun parchemin ne conféra cette dignité au gentilhomme berrichon ; mais, sous la protection du monarque devenu tout-puissant, le titre fut souffert, et l'obscur campagnard accueilli dans l'intimité du roi comme marquis de Bois-Doré.

Comme personne ne réclama, la plaisanterie et la tolérance du roi firent sinon

droit, du moins précédent, et on eut beau se moquer du marquisat de M. Sylvain Bouron du Noyer, car tel était son nom véritable, il se tint, en dépit des rieurs, pour homme de qualité; après tout, il méritait mieux ce titre et il le portait plus honorablement que bien d'autres partisans.

D'Alvimar ignorait toutes ces circonstances. Il avait fait peu d'attention à ce que lui en avait dit rapidement Guillaume d'Ars. Il ne songeait pas à railler la qualité de son hôte, et notre marquis, accoutumé à être taquiné sur ce point délicat, lui sut un gré infini de sa courtoisie.

Pourtant il crut devoir faire le robuste

pour effacer la fâcheuse date du siége de Sancerre. J'ai cette carrosse, dit-il, à seules fins de pouvoir l'offrir aux dames de mon voisinage quand besoin est, car, pour ce qui est de moi, je préfère le cheval. On va plus vite et on fait moins d'embarras.

— Ainsi, reprit d'Alvimar, vous m'avez traité comme une dame, en faisant venir cette voiture dans la journée? J'en suis confus, et si j'avais pensé que vous ne craigniez point le frais du soir, je vous aurais supplié de ne rien changer à vos habitudes.

— Moi, j'ai pensé qu'après le voyage que vous venez de faire, vous aviez bien assez chevauché pour aujourd'hui, et

quant au froid, à vous dire le vrai, je suis un assez grand paresseux, et je me donne bien des douceurs dont ma santé n'a nul besoin.

Bois-Doré voulait concilier la nonchalance des jeunes courtisans avec la vigueur des jeunes campagnards, et il était quelquefois bien embarrassé d'arranger tout cela. En somme, il était encore solide, bon cavalier et bien portant, malgré quelques douleurs de rhumatisme qu'il n'avoua jamais, et une légère surdité dont il ne convenait pas, mettant les méprises de son oreille sur le compte de sa distraction.

— Il faut, ajouta-t-il, que je vous de-

mande excuse pour l'impolitesse de mon ami de Beuvre. Rien n'est plus déplacé que ces querelles de religion, lesquelles ne sont plus du tout de mode. Mais vous pardonnerez à l'entêtement d'un vieillard. Au fond, de Beuvre ne se soucie non plus que moi de ces subtilités. C'est l'engouement pour le passé qui lui donne de temps en temps la maladie de récriminer contre les morts et d'ennuyer par là considérablement les vivants. Je ne vois pas pourquoi la vieillesse est pédante de ses souvenirs, comme si, à tout âge, on n'avait point vu assez de choses et assez de gens pour être autant philosophe que de besoin? Ah! parlez-moi des gens de Paris, mon cher hôte, pour savoir causer avec délicatesse et modération sur tous objets de contro

versé! Parlez-moi de l'hôtel de Rambouillet, par exemple! Vous n'êtes pas sans avoir fréquenté le *salon bleu d'Artémice?*

D'Alvimar put répondre qu'il était reçu chez la marquise, sans manquer à la vérité. Son esprit et son savoir lui avaient ouvert les portes du Parnasse à la mode, mais il n'y avait pas pris pied, son intolérance s'étant dévoilée trop vite dans ce sanctuaire de l'urbanité française. D'ailleurs, il avait peu de goût pour la bergerie littéraire. L'ambition du siècle le rongeait, et la pastorale, qui est un idéal de repos et d'humble loisir, n'était point du tout son fait. Aussi se sentait-il pris de fatigue et de sommeil, lorsque Bois-Doré,

enchanté d'avoir à qui parler, se mit à lui réciter des pages entières de l'*Astrée*.

— Quoi de plus beau, s'écriait-il, que cette lettre de la bergère à son amant : « Je suis soupçonneuse, je suis jalouse, je « suis difficile à gagner et facile à perdre, « et plus aysée à offenser et très malaysée « à rapaiser. Il faut que mes volontés « soient des destinées, mes opinions des « raisons, et mes commandements des « lois inviolables. » Voilà du style! et quelle belle peinture d'un caractère!... Et la suite, monsieur, n'est-ce point toute la sagesse, toute la philosophie et la moralité dont un homme ait besoin? Écoutez ceci, que répond Sylvie à Galathée : « Il ne faut « point douter que ce berger ne soit amou-

« reux, étant si honnête homme! » Comprenez-vous bien, monsieur, la profondeur de cette devise? Au reste, Sylvie l'explique elle-même : « L'amant ne dé-
« sire rien tant que d'être aymé; pour
« être aymé, il faut qu'il se rende aima-
« ble, et ce qui rend aimable est cela même
« qui rend honnête homme. »

— Quoi, qu'est-ce à dire? s'écria d'Alvimar éveillé en sursaut par le discours de la docte bergère, que Bois-Doré lui criait aux oreilles pour dominer le bruit de *la carrosse* sur le dur pavé de l'ancienne voie romaine de La Châtre à Château-Meillant.

— Oui, monsieur, oui, je le soutien-

drais envers et contre tous! reprit Bois-Doré sans s'apercevoir du *tressaut* de son hôte ; et je me tue à le répéter à ce vieux radoteur, à ce vieil hérétique en matière de sentiments !

— Qui ? demanda d'Alvimar effaré.

— Je parle de mon voisin de Beuvre, un très excellent homme, je vous jure, mais coiffé de l'idée que la vertu est dans les livres de théologie, qu'il ne lit pas, attendu qu'il ne les comprendrait point ; et je lui soutiens, moi, qu'elle est dans les œuvres de poésie, dans les pensées agréables et bienséantes dont un chacun, pour si simple qu'il soit, peut faire son profit. Par exemple, lorsque le jeune Lycidas cède aux folles amours d'Olympe...

Pour le coup, d'Alvimar se rendormit résolûment, et M. de Bois-Doré déclamait encore lorsque la carrosse et l'escorte firent retentir le pont-levis de Briantes d'un bruit égal à celui qu'elles avaient fait sur celui de La Motte.

Le temps était devenu très sombre; d'Alvimar ne vit du château que l'intérieur, qui lui parut fort petit, et qui l'était effectivement, eu égard aux grandes dimensions des logements de cette époque. Aujourd'hui les salles de ce manoir paraissent encore très vastes, mais elles semblaient alors aussi exiguës que possible. La partie occupée par le marquis, et ruinée par les bandes d'aventuriers en 1594, était de construction toute récente. C'était

un pavillon carré flanqué à une tour fort ancienne et à une autre construction plus ancienne encore, le tout formant un seul massif d'architecture hétérogène, d'une étroitesse élancée et d'un aspect élégant et pittoresque.

— Ne vous effrayez pas trop de la pauvre mine de ma maisonnette, dit le marquis à son hôte en le précédant sur l'escalier, tandis que son page et sa gouvernante Bellinde les éclairaient; ce n'est qu'un pavillon de chasse et un logis de garçon. Si jamais la fantaisie du mariage me montait à la tête, il me faudrait faire bâtir ; mais jusqu'ici je n'y ai point encore songé, et j'espère que, garçon vous-même, vous ne trouverez point cette bicoque trop mal commode.

En effet, le logis de garçon était arrangé, tapissé et orné avec un luxe que n'annonçaient pas la petite porte basse fleuronnée et l'étroit vestibule d'où s'élançait tout à coup la spirale de l'escalier. Il y avait partout, sur les dalles, de bonnes *revêches de Berry*, et sur les planchers, d'autres tapis plus riches de la manufacture d'Aubusson ; enfin, dans le salon et dans la chambre à coucher du maître, des tapis de Perse du plus grand prix.

Les vitres des fenêtres étaient larges et claires, c'est-à-dire qu'elles formaient des losanges de deux pouces carrés non teintés, sur lesquels se détachaient des médaillons armoriés en couleur. Les tentures représentaient des dames fluettes et

charmantes, et de jolis petits messieurs, qu'à leurs pannetières et houlettes il fallait bien reconnaître pour des pastourelles et des bergers. Les noms des principaux personnages de l'*Astrée* étaient d'ailleurs brodés dans l'herbe sous leurs pieds, et leurs belles paroles leur sortaient de la bouche, se croisant avec les réponses non moins belles de leurs vis-à-vis. On y voyait, sur un panneau du salon de compagnie, l'infortuné Céladon se précipitant avec une grâce tortillée dans l'onde bleue du Lignon qui, d'avance, se ridait en ronds, dans la prévision de sa chute. Derrière lui, l'incomparable Astrée, *lâchant la bonde à ses pleurs*, accourait trop tard pour le retenir, bien qu'il eût le pied levé jusque dans la main de la bergère. Au-dessus

de ce groupe pathétique, un arbre, plus mouton que les moutons de ces fantastiques prairies, élevait jusqu'au plafond ses branches ouatées et crêpelées. Mais, pour ne pas déchirer le cœur par ce lamentable spectacle du trépas de Céladon, l'artiste l'avait représenté dans le même tableau, et tout de suite, sur l'autre rive *du Lignon, poussé de l'eau* et couché dans les buissons « *entre la vie et la mort*, » mais recueilli par « trois belles nymphes dont les cheveux « épars allaient ondoyants sur les épaules, « couverts d'une guirlande de diverses « perles. Elles avaient les manches de la « robe retroussées jusque sur le coude, « d'où sortait un linomple délié qui, « froncé, venait finir auprès de la main, « où deux gros bracelets de perles le te-

« naient attaché. Chacune avait au côté « le carquois rempli de flèches et portait « en la main un arc d'ivoire; leur robe « retroussée laissait voir leurs brodequins « dorés jusqu'à mi-jambe. » Auprès de ces belles, on voyait le petit Méril, gardant leur chariot en forme de coquille terminée en parasol, et trainé par deux chevaux qu'on eût pu aussi bien prendre pour des brebis, tant ils avaient l'œil benin et la tête busquée.

Le panneau suivant représentait le berger secouru et soutenu par ces aimables nymphes, et occupé à rendre par la bouche toute l'eau du Lignon qu'il avait bue ; ce qui ne l'empêchait pas de dire, en paroles écrites tout le long de ce vomissement :

« *Si je vis, comment est-il possible que la cruauté* « *d'Astrée ne me* FACE *mourir?* » Pendant ce monologue, Sylvie disait à Galathée : « *Il* « *y a, en ses façons et ses discours, quelque* « *chose de plus généreux que le nom de berger* « *ne porte.* » Et, au-dessus du groupe, Cupidon décochait une flèche plus grosse que lui dans le cœur de Galathée, bien qu'il visât dans son épaule, par la faute d'un arbre qui l'empêchait de se bien placer. Mais les traits d'amour sont si subtils!

Que ne dirai-je point du troisième panneau, qui montrait le terrible combat du blond Filandre avec le More terrible, celui-ci qui tenait l'autre embroché de part en part, tandis que, sans se déconcerter,

le vaillant berger enfonçait dextrement le bout ferré de sa houlette entre les deux yeux du monstre ?

Et du quatrième panneau, où l'on voyait la belle Mélandre sous l'armure du chevalier Triste, conduite en présence du cruel Lypandas !

Mais qui ne connaît les merveilles de ce *beau pays de tapisserie*, comme l'appelle un de nos poëtes, contrée folle et riante où nos imaginations enfantines ont vu et rêvé tant de prodiges !

Les tentures de M. de Bois-Doré étaient merveilleusement composées, en ce sens qu'on avait réussi à faire tenir, au moyen des groupes lointains semés dans le pay-

sage, plusieurs aventures en une seule, et que ce bon seigneur avait le plaisir de repasser les principales scènes de son poëme favori, en faisant le tour de son appartement. Mais c'était bien les plus absurdes dessins et les plus invraisemblables couleurs qui se pussent imaginer, et rien ne pouvait mieux caractériser le mauvais goût qui en ce temps marchait, faux et fade, à côté du grand goût splendide de Rubens et des allures crânes et vraies de Callot. Chaque époque résume ainsi les extrêmes ; c'est pourquoi il ne faut jamais désespérer de celle où l'on vit.

Il faut pourtant reconnaître que certaines phases de l'histoire de l'art sont plus favorisées que d'autres, et qu'il en est où

le goût est si pur et si fécond que le sentiment du beau pénètre dans tous les détails de la vie usuelle et dans toutes les couches de la société. Au moment de la pleine renaissance, tout prend un caractère d'élégante invention, et on sent, jusque dans le moindre vestige, que les agitations de la vie sociale ont favorisé merveilleusement l'essor de l'imagination. Cet instinct descend alors de la région des hautes intelligences jusqu'au pauvre artisan ; depuis le palais jusqu'à la chaumière, rien n'existe plus qui puisse habituer les yeux et l'esprit à la vue du laid ou du trivial..

Il n'en était déjà plus ainsi sous Louis XIII, et les provinciaux de l'endroit préféraient

les tapisseries et les meubles tout modernes de M. de Bois-Doré aux précieux spécimens du dernier siècle que les reîtres avaient pillés ou brisés dans le manoir de son père, cinquante ans auparavant. Quant à lui, qui se croyait artiste, il ne regrettait point ces antiquailles, et quand il pouvait happer sur les chemins quelque barbouilleur de passage, il lui faisait dessiner sous ses yeux ce qu'il se permettait naïvement d'appeler ses idées, en fait de meubles et de décorations, lesquelles il faisait exécuter ensuite à grand prix, car il ne reculait devant aucune dépense pour satisfaire ses goûts de luxe puéril et bizarre.

Aussi son château était-il rempli de crédences à secret et de *cabinets* à surprises;

de ces cabinets merveilleux, sortes de grandes boîtes à tiroirs, au milieu desquelles un ressort faisait apparaître une miniature de palais enchanté, soutenu de colonnes torses, incrusté de grosses pierreries fausses, et meublé de petits personnages de lapis, d'ivoire ou de jaspe. D'autres cabinets, tout plaqués d'écaille transparente sur fond rouge et rehaussés de cuivres brillants, ou tout incrustés d'ivoire historiée, contenaient quelque chef-d'œuvre de tabletterie, dont l'agencement ingénieux et gros de mystères, servait à enfermer les billets doux, les portraits, cheveux, bagues, fleurs et autres reliques d'amour à l'usage des beaux de l'époque. Bois-Doré faisait entendre que ses arcanes d'ébénisterie regorgeaient de trésors de ce

genre; quelques malveillants prétendaient qu'ils étaient vides.

Malgré toutes les aberrations de sa magnificence, Bois-Doré avait fait de son petit manoir un lit luxueux, chaud et brillant, qui lui avait coûté plus qu'il ne valait, mais que l'on aimerait bien à retrouver intact au fond d'un de ces petits c hâteax du pays, aujourd'hui délaissés, délabrés, tombant en ruines ou convertis en métairies. Il y en aurait pour trois jours à examiner tous ces riens curieux que l'on désigne à présent sous le nom nouveau de *bibelots*, et qui seraient mieux nommés *b. i-belots*. Notre époque, curieuse et chercheuse, a, du reste, le droit de donner le nom qu'il lui plaît à un genre d'explora-

tion qui lui est tout spécial, et nous acceptons de grand cœur le verbe *bibeloter*, bien qu'il ne soit encore qu'à l'usage des adeptes.

Pourtant, nous ne *bibeloterons* pas ici l'intéressant mobilier de Briantes, ce serait trop long, et nous dirons seulement que M. d'Alvimar eût pu se croire dans la boutique d'un revendeur, tant la profusion de colifichets entassés sur les dressoirs, sur les cheminées, ou montant en pyramides sur les tables, contrastait avec l'austère nudité des palais espagnols où il avait passé ses jeunes années. Au milieu de toutes ces faïences et verroteries, flacons, flambeaux, buires, lustres, vases, sans compter les aiguières, coupes ou drageoirs

d'or et d'argent, d'ambre ou d'agate; les siéges cloutés, frangés et lampassés, de toute forme et de toutes dimensions; les bancs et armoires de chêne sculpté, à grands fermoirs de fer découpés sur fond de drap écarlate; les rideaux de satin brochés d'or à petits et grands bouquets, garnis de lambrequins galonnés d'or fin, etc. Il y avait certainement de beaux ouvrages d'art, et de charmants objets d'industrie contemporaine mêlés à beaucoup d'affiquets puérils et de recherches incommodes. En somme, l'effet général était chatoyant et agréable, bien que tout cela fût trop entassé, et que l'on n'osât y remuer, dans la crainte de briser quelque chose.

Quand d'Alvimar eut exprimé sa sur-

prise de trouver ce palais de la fée Babiole au fond des humbles vallons du Berry, et que Bois-Doré lui eut complaisamment montré les principales richesses de son appartement, la gouvernante Bellinde, qui allait et venait en donnant des ordres d'une voix claire et retentissante, annonça tout bas à son maître que le souper était prêt, tandis que le page ouvrait les portes toutes grandes en criant la formule d'usage, et que l'horloge du château sonnait sept heures avec carillon de musique à la mode des Flandres.

D'Alvimar, qui n'avait jamais pu s'habituer à l'abondance des mets en France, fut surpris de voir la table couverte, non-seulement de pièces d'orfévrerie et de

flambeaux chargés de fleurs de cristal de toutes couleurs, mais d'une quantité de plats, comme s'il se fût agi de traiter une douzaine de personnes de bon appétit.

— Eh ! ce n'est point là un souper, lui dit Bois-Doré à qui il reprochait de le traiter comme un gourmand : ce n'est qu'un petit ambigu aux flambeaux. Faites un effort, et, si mon maître queux ne s'est point enivré aujourd'hui en mon absence, vous verrez que le drôle sait réveiller l'appétit paresseux.

D'Alvimar se laissa faire et reconnut que l'appétit lui venait malgré lui. Jamais il n'avait, à la table des grands seigneurs de sa nation, goûté d'une chère aussi ex-

quise, et, dans les plus riches hôtels de Paris, il n'en avait point rencontré de meilleure. Ce n'était que petits plats fins, convenablement relevés, très savamment compliqués à la mode du temps : cailles grasses farcies, bisques d'écrevisses, pâtisseries légères, crêmes parfumées de plusieurs sortes dans des croûtes de massepains, biscuits au safran, au girofle, vins fins de France, parmi lesquels le vin vieux d'Issoudun pouvait rivaliser avec les meilleurs clos de Bourgogne, et vins de dessert les plus chauds de Grèce et d'Espagne. Il y en eut pour deux heures à goûter un peu de tout, M. de Bois-Doré parlant cave et cuisine en maître consommé, et mademoiselle Bellinde, dirigeant les valets avec une science et une habileté

incomparables. Le jeune page joua du théorbe fort agréablement pendant les deux premiers services; mais, à l'apparition du troisième, un nouveau personnage se présenta et causa à d'Alvimar quelque malaise, sans qu'il eût pu dire pourquoi.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, que le marquis salua du nom de maître Jovelin, et qui, sans dire une parole, s'assit sur une chaise de cuir doré dans un angle de la salle, de manière à ne pas gêner le service des valets. Il portait un petit sac de serge rouge qu'il posa sur ses genoux, et il se mit à regarder les convives d'un air doux et souriant.

Sa figure était belle, quoique vulgaire

quant aux traits. Il avait le nez gros et la bouche grande, le menton fuyant et le front bas. Malgré ces défauts, il était impossible à un honnête homme de le regarder sans intérêt, et, pour peu que l'on fît attention à sa belle chevelure noire très négligée, mais fine et naturellement bouclée, à ses magnifiques dents blanches que montrait un sourire triste, mais franc, enfin à ses yeux noirs d'une si vive intelligence et d'une bonté si sympathique que sa figure jaune en était tout éclairée, on se sentait comme obligé de l'aimer et même de le respecter.

Il était habillé comme un petit bourgeois, mais fort proprement, tout en drap gris-bleu, avec des bas de laine; la ca-

saque longue boutonnée, un grand col rabattu tout uni et coupé carrément sur la poitrine, les manches ouvertes à la manière flamande, et un grand feutre sans plumes.

M. de Bois Doré, après avoir demandé fort poliment comment il se portait et donné l'ordre de lui servir un verre de vin de Chypre qu'il refusa de la main, ne lui parla plus et s'occupa exclusivement de son hôte. Ainsi le voulait la bienséance d'alors, un homme de qualité ne devant pas témoigner beaucoup d'égards à un inférieur, sous peine de faire injure à ses égaux. Mais d'Alvimar remarqua très bien que leurs yeux se rencontraient fréquemment et qu'ils échangeaient, à chaque pa-

role prononcée par le marquis, un sourire de bonne intelligence, comme si celui-ci eût voulu associer cet inconnu à toutes ses pensées, soit pour obtenir son approbation, soit pour le distraire de quelque secrète souffrance.

Certes, dans tout cela, il n'y avait pas de quoi alarmer M. Sciarra. Mais peut-être n'était-il pas très bien avec sa conscience, car cette belle et honnête physionomie, loin de lui être agréable, le jeta dans un grand trouble et dans de soudaines méfiances.

Pourtant le marquis ne dit pas un mot et ne fit pas la moindre question qui eussent rapport aux motifs de la fuite de l'Es-

pagnol au fond du Berry. Il ne parla que de lui-même, et, en cela, il fit preuve de savoir-vivre, car M. d'Alvimar n'avait encore paru disposé à aucune confidence, et son hôte trouvait moyen de lui faire la conversation sans l'interroger en quoi que ce soit.

—Vous me trouvez bien logé, bien meublé, bien servi, lui disait-il; tout cela est vrai. Voilà déjà plusieurs années (il n'en disait pas le compte), que je me suis retiré du monde pour me reposer un peu et me refaire des fatigues de la guerre, en attendant les évènements. Je vous confesse que, depuis la mort du grand roi Henri, je n'aime plus ni la cour ni la ville. Je ne suis pas un grand pleurard et je

prends le temps comme il vient; pourtant j'ai eu trois grands chagrins dans ma vie : Le premier c'est quand je perdis ma mère; le second quand je perdis mon jeune frère, le troisième quand je perdis mon grand et bon roi. Et il y a cela de particulier dans mon histoire que ces trois chères personnes périrent de mort violente. Mon roi assassiné, ma mère par une chute de cheval, et mon frère... Mais ce sont là des histoires trop tristes, et je ne veux point, pour la première nuit que vous passez sous mon toit, vous conter des choses malplaisantes à la veillée. Je vous dirai seulement ce qui m'a jeté dans la paresse et dans la *casenerie*. Quand j'eus vu expirer mon roi Henri, je me consultai ainsi : Tu as perdu tout ce que tu aimais, tu n'as plus que toi-

même à perdre; or donc, si tu ne veux que ton tour vienne bientôt, tu feras aussi bien de fuir ces pays de trouble et d'intrigue, et d'aller soigner ta pauvre personne affligée et lassée, dans ton pays natal. Vous aviez donc raison de me croire aussi heureux que possible, puisque j'ai pu prendre le parti qui me convenait et me préserver de toute contrariété; mais vous auriez tort de penser qu'il ne me manque rien! car, si je ne désire aucune chose, je ne puis pas dire que je ne regrette personne. Mais c'est assez vous régaler de mes peines, et je ne suis pas de ceux qui s'en nourrissent, sans vouloir s'en consoler ou s'en distraire. Vous plaît-il entendre, tout en goûtant à ces gelées au cédrat, un musicien plus habile que le petit page de

tout à l'heure? Écoutez cela aussi, vous, mon bel ami, ajouta-t-il, s'adressant au page; cela ne vous fera point de mal.

Il avait, en parlant à d'Alvimar, envoyé à celui qu'il appelait maître Jovelin, un de ces regards affectueux qui ressemblaient à des prières plus qu'à des ordres. L'homme aux habits gris déboutonna la manche large qui couvrait une manche plus étroite couleur de rouille et la rejeta derrière son épaule, puis il tira de son sac une de ces petites cornemuses à bourdon court et historié, que l'on appelait alors *sourdelines*, et qui étaient employées dans la musique de chambre. Cet instrument, aussi doux et voilé que les musettes de nos ménétriers sont aujourd'hui bruyantes et criardes, était fort à la mode, et maître

Jovelin n'eut pas plutôt préludé qu'il s'empara, non-seulement de l'attention, mais de l'âme de ses auditeurs ; car il jouait supérieurement de cette sourdeline et la faisait chanter comme une voix humaine. D'Alvimar était connaisseur, et la belle musique avait sur lui cette puissance de le porter à une tristesse moins amère que de coutume. Il se livra d'autant plus volontiers à cette espèce de soulagement, qu'il se sentit tranquillisé en reconnaissant, dans ce personnage silencieux et attentif qu'il avait pris d'abord pour une manière d'espion doucereux, un artiste habile et inoffensif. Quant au marquis, il aimait l'art et l artiste, et il écoutait toujours son *maître sourdelinier* avec une religieuse émotion.

D'Alvimar exprima gracieusement son admiration. Après quoi, le souper étant fini, il demanda la permission de se retirer. Le marquis se leva aussitôt, fit signe à maître Jovelin de l'attendre, au page de prendre un flambeau, et voulut conduire lui-même son hôte à l'appartement qui lui était préparé ; après quoi il revint se mettre à table, ôta son chapeau, ce qui, à cette époque, était signe que l'on se mettait à l'aise sans cérémonie, contrairement à l'usage établi plus tard ; se fit servir une sorte de punch qu'on appelait clairette, mélange de vin blanc, de miel, de musc, de safran et de girofle, et invita maître Jovelin à s'asseoir vis-à-vis de lui, à la place que d'Alvimar venait de quitter.

—Or ça, messire Clindor, dit le marquis

en souriant avec bonhomie au jeune garçon qu'il avait, suivant son usage, affublé d'un nom tiré de l'Astrée, vous pouvez aller souper avec la Bellinde. Dites-lui d'avoir soin de vous, et nous laissez. - Attendez, fit-il, au moment où le page allait se retirer, voilà une manière de marcher dont je me suis promis, tout cejourd'hui, de vous reprendre. J'ai remarqué, mon bel ami, que vous endossiez des façons que vous croyez peut-être militaires, mais qui ne sont que vilaines. N'oubliez donc pas que si vous n'êtes noble, vous êtes en passe de le devenir, et qu'un gentil bourgeois au service d'un homme de qualité est sur le chemin d'acquérir un petit fief et d'en prendre le nom. Mais, de quoi vous servira que je vous aide à décrasser votre nais-

sance, si vous travaillez à encrasser vos manières? Songez à faire le gentilhomme, monsieur, et non point le paysan. Or donc, ayez de l'aisance, évertuez-vous à poser les pieds tout entiers par terre en marchant et non à entamer le pas par le talon pour finir sur l'orteil, ce qui fait ressembler votre allure et le bruit de vos souliers à l'amble d'un cheval de meunier. Sur ce, allez en paix, mangez bien et dormez mieux, ou sinon, gare aux étrivières!

Le petit Clindor, dont le nom véritable était Jean Fachot (son père était apothicaire à Saint-Amand), reçut la mercuriale de son maître et seigneur avec grand respect, salua et s'en fut sur la pointe des

pieds comme un danseur, afin de bien montrer qu'il ne posait pas les talons les premiers, puisqu'il ne les posait plus du tout.

Le vieux domestique, qui restait toujours le dernier, ayant été souper aussi, le marquis dit à son sourdelinier : — Eh bien donc, mon grand ami, ôtez-moi aussi ce grand feutre et mangez-moi, sans crainte des valets, une bonne tranche de ce pâté et une autre de ce jambon, comme vous faites tous les soirs quand nous sommes tête-à-tête.

Maître Jovelin bégaya quelques sons inarticulés en signe de remercîment, et se mit à manger, tandis que le marquis siro-

tait lentement sa *clairette*, moins par gourmandise que par politesse pour lui tenir compagnie, car il est bon de dire que si ce vieillard avait beaucoup de ridicules, il n'avait pas un seul vice.

. . . .

Puis, pendant que le pauvre muet mangeait, le bon châtelain lui fit, à lui tout seul, la conversation, ce qui était pour le musicien une grande douceur, car personne autre ne prenait cette peine de parler à un homme qui ne pouvait pas répondre ; on s'était habitué à le traiter comme un sourd-muet, en ce sens que le sachant incapable de redire ce qu'il entendait, on ne se gênait pas pour mentir ou médire à ses oreilles. Le marquis seul l'entretenait avec beaucoup de déférence pour son no-

ble caractère, pour ses grandes connaissances et pour ses malheurs, dont voici la courte histoire:

Lucilio Giovellino, natif de Florence, était un ami et un disciple de l'illustre et infortuné Giordano Bruno. Nourri des hautes sciences et des vastes idées de son maître, il avait, en outre, une grande aptitude pour les beaux-arts, la poésie et les langues. Aimable, éloquent et persuasif, il avait propagé avec succès les doctrines hardies de la pluralité des mondes. Le jour où Giordano mourut dans les flammes avec la tranquillité d'un martyr, Giovellino avait été banni de l'Italie à perpétuité. Cela s'était passé à Rome deux ans avant l'époque de notre récit.

Sous la main des tourmenteurs, Giovellino n'avait pas voulu accepter la solidarité de tous les principes de Giordano. Tout en chérissant son maître, il avait rejeté certaines de ses erreurs, et, comme on n'avait pu le convaincre que de la moitié de son hérésie, on ne lui avait appliqué que la moitié de son supplice : on lui avait coupé la langue.

Ruiné, banni, brisé par les tortures, Giovellino était venu en France, où il sonnait sa douce cornemuse de porte en porte, pour un morceau de pain, lorsque la Providence l'ayant amené à celle du marquis, il avait été par lui recueilli, soigné, guéri, nourri, et, ce qui valait encore mieux, chéri et apprécié. Il lui avait raconté par

écrit ses infortunes. Bois-Doré n'était ni savant ni philosophe; il s'était d'abord intéressé à un homme poursuivi, comme il l'avait été longtemps lui-même, par l'intolérance catholique. Cependant il n'eût pas aimé un secrétaire farouche, violent, comme bon nombre de huguenots non moins persécuteurs, en ce temps-là, que leurs adversaires. Il savait vaguement les blasphèmes imputés à Giordano Bruno; il se fit expliquer ses dogmes. Giovellino écrivait avec rapidité, et avec cette clarté élégante que les grands esprits commençaient à ne pas dédaigner, voulant initier le vulgaire même à ces hautes questions que Galilée poursuivait déjà dans le domaine de la science pure. Le marquis se plut à cette causerie par écrit, qui résu-

mait avec sobriété, et sans les digressions de la parole, les points essentiels. Peu à peu il s'enthousiasma et se passionna pour ces définitions nouvelles qui venaient le reposer et le débarrasser des assommantes controverses. Il voulut lire l'exposé des idées de Giordano et même celles de son prédécesseur Vanini. Lucilio sut les mettre à sa portée, en lui signalant les endroits faibles ou faux, pour l'amener avec lui aux seules conclusions que l'intelligence humaine proclame aujourd'hui avec certitude : la création infinie comme le créateur, les astres infinis peuplant l'espace infini, non pour servir de luminaire et de divertissement à notre petite planète, mais de foyers et d'aliments à la vie universelle.

Cela était bien facile à comprendre, et les hommes l'avaient compris dès la première lueur de génie qui s'était manifestée dans l'humanité. Mais les doctrines de l'Église du moyen-âge avaient rapetissé Dieu et le ciel à la taille de notre petit monde, et le marquis crut rêver en apprenant que l'existence du véritable univers (chose, disait-il, qu'il s'était toujours imaginée), n'était pas une chimère de poète. Il n'eut pas de cesse qu'il ne se fût procuré un télescope, et il s'attendait, le brave homme, tant il avait la tête montée, à voir distinctement les habitants de la lune. Il lui fallut en rabattre, mais il passait toutes ses soirées à se faire expliquer les mouvements des astres et l'admirable mécanisme céleste dont Galilée, quelques années plus

tard, devait être condamné à abjurer *résie*, torturé, à genoux, et la torche au poing.

— Eh bien ! s'écria le marquis pendant que son ami mangeait en se hâtant par discrétion, bien que l'hôte aimable et civil l'engageât à prendre son temps ; qu'avez-vous fait cejourd'huy, mon redouté savant ? Oui, je vous entends, de belles pages d'écriture ? N'en perdez pas une ligne, au moins ! ce sont paroles d'or fin qui passeront à la postérité, car ces temps d'obscurcissement s'en iront aux oubliettes du passé ! Cependant cachez toujours bien vos feuillets dans la crédence à secret que j'ai fait mettre en votre chambre, quand vous n'écrivez pas dans la mienne.

Le muet fit signe qu'il avait écrit dans le cabinet du marquis, et que ses feuillets étaient dans un certain coffre d'ébène, où le marquis les assemblait. Il se faisait entendre de son hôte, par gestes, avec une grande facilité.

— C'est encore mieux, reprit Bois-Doré ; là ils sont encore plus en sûreté, puisqu'aucune femme n'y entre jamais. Ce n'est pas que je me méfie de Bellinde ; mais je la trouve trop dévote depuis ce nouveau recteur que monseigneur de Bourges nous a envoyé, et qui ne vaut pas, je le crains, notre vieux ami l'ancien curé, celui que nous tenions de l'ancien archevêque messire Jean de Beaune. Ah ! que n'avons-nous conservé ce brave pré-

lat avec sa grande barbe, sa taille de géant, sa corpulence de futaille, son appétit de Gargantua, sa belle figure, son grand esprit et son beau savoir ! un des hommes les plus fins et les meilleurs du royaume, bien qu'à le voir on l'eût pris pour un bon vivant et rien de plus. Si vous fussiez venu de son temps, mon grand ami, vous n'eussiez point eu à vous tenir caché au fond de cette petite capitainerie : force ne vous eût point été de traduire votre nom en français, de céler votre science, de passer pour un pauvre sonneur de cornemuse, et de laisser croire aux gens d'ici que vous aviez été mutilé par les huguenots ; notre brave primat vous eût pris sous sa protection, et vous eussiez imprimé vos belles pen-

sées à Bourges, au grand honneur de votre nom et de notre province, tandis que nous n'avons plus pour archevêques que les *trop hâtés valets* du Condé. Oui, oui, j'en ai encore appris de belles aujourd'hui, chez de Beuvre, sur ce prince renégat de la foi de ses pères et des amitiés de sa jeunesse ! Il nous inonde de jésuites, et si le pauvre Henri revenait à la vie, il verrait de plaisantes mascarades ! M. de Sully est de plus en plus en disgrâce. Le Condé lui achète par menace toutes ses terres du Berry. Écoutez, il s'est fait donner le grand baillage et le commandement de la grosse tour. Le voilà roi de notre province, et l'on dit qu'il songe à devenir roi de France. Donc, les choses sont mal au dehors, et il n'y a sûreté qu'au dedans

de nos petites forteresses, encore à la condition d'y être prudents et d'attendre avec patience la fin de tout ceci.

Giovellino prit la main que le marquis lui tendait par-dessus la table et la baisa avec cette éloquente effusion qui, chez lui, suppléait à la parole. En même temps, il lui fit comprendre, par ses regards et sa pantomime, qu'il se trouvait heureux près de lui, qu'il ne regrettait pas la gloire et le bruit du monde, et qu'il était bien disposé à la prudence, par crainte de compromettre son protecteur.

— Quant à ce jeune gentilhomme que vous m'avez vu introduire ici et fêter de mon mieux, poursuivit Bois-Doré, il faut

que vous sachiez que je ne sais rien de lui, sinon qu'il est l'ami de messire Guillaume d'Ars, qu'il court un danger, et qu'il y a à le cacher et le défendre au besoin. Mais ne trouvez-vous pas surprenant que, de la journée, cet étranger ne m'ait point pris à part une seule fois pour me confier son cas, ou qu'il ne l'ait point fait lorsque, naturellement, nous nous sommes trouvés ensemble en arrivant céans ?.

Lucilio, qui avait toujours un crayon et un cahier de papier près de lui sur la table, écrivit à Bois-Doré : « Orgueil espagnol. »

— Oui ! reprit le marquis lisant, pour

ainsi dire, avant qu'il n'eût écrit, tant il avait pris, depuis deux ans, l'habitude de deviner ses mots dès les premières lettres, « hauteur castillane, » voilà ce que je me suis dit aussi. J'ai connu bon nombre de ces hidalgues, et je sais qu'ils ne croient pas être impolis en manquant de confiance. Donc, il me faut pratiquer ici l'hospitalité à la mode antique, respecter les secrets de mon hôte et lui faire bon visage, comme à un ancien ami dont on croit tout le plus honorable du monde. Mais cela ne m'oblige point à lui donner la confiance qu'il me refuse, et c'est pourquoi vous avez vu que, devant lui, je vous ai laissé en un coin comme un pauvre musicien à gages. Et là-dessus, mon grand ami, je vous demande de m'excuser, une

fois pour toutes, de tous les manquements d'affection et de civilité à quoi m'oblige le soin de votre sûreté, de même que pour ces habits sans luxe et sans grâce que je vous fais porter...

Le pauvre Giovellino, qui, de sa vie, n'avait été si bien mis et si tendrement choyé, interrompit le marquis en lui serrant les deux mains, et Bois-Doré fut ému en voyant de grosses larmes de reconnaissance tomber sur la grande moustache noire de son ami.

— Allons, dit-il, vous me payez trop, puisque vous m'aimez si bien !... Il faut que je vous récompense à mon tour, en vous parlant de la gentille Lauriane,

Mais ce qu'elle m'a dit pour vous, faut-il vous le redire? Vous n'en serez pas trop faraud?... Non?... Allons voici. D'abord :
— Comment se porte votre druide?

Moi de lui répondre que ce druide était sien bien plutôt que mien, et qu'elle se devait bien ressouvenir que Climante n'était, dans l'*Astrée*, qu'un faux druide, aussi amoureux que tout autre amant de cette admirable histoire!

— Oui, oui, a-t-elle répondu, vous m'en donnez à garder; si ce Climante-ci était aussi épris de moi que vous me le montrez, il serait venu avec vous aujourd'hui, tandis que deux semaines sont déjà passées que nous ne l'avons aperçu. Me

direz-vous, comme dans votre *Astrée*, qu'il a des *tressauts* quand il entend mon nom, et des soupirs qui semblent lui *mépartir l'estomac?* Je n'en crois rien, et le regarde plutôt comme un inconstant Hylas! — Vous voyez que l'aimable Lauriane continue à se moquer d'*Astrée*, de vous et de moi. Pourtant, lorsque je me suis desparti d'elle à la nuit tombée, elle m'a dit : — Je veux qu'après-demain vous ameniez chez nous le druide et sa sourdeline, ou bien je vous ferai mauvaise mine, je vous en réponds.

Le pauvre *druide* écouta en souriant le récit de Bois-Doré ; il savait plaisanter à l'occasion, c'est-à-dire prendre en bonne part de la plaisanterie des autres. Il ne voyait

dans Lauriane qu'une charmante enfant dont il eût pu être le père ; mais il était encore assez jeune pour se souvenir d'avoir aimé, et, au fond du cœur, le sentiment de son isolement dans la vie était pour lui une grande amertume. En songeant au passé, il étouffa un soupir de regret et se mit à jouer spontanément un air italien que le marquis aimait par-dessus tous les autres. Il le joua avec tant de charme et de passion, que Bois-Doré lui dit, en se servant de son juron favori, tiré de M. d'Urfé : *Numes celestes !* vous n'avez pas besoin de langue pour parler d'amour, mon grand ami, et si l'objet de vos feux était ici, il faudrait qu'il fût sourd pour ne pas comprendre que toute votre âme se confesse à la sienne. Mais, voyons, ne me ferez-

vous point lire ces pages de sublime science ?...

Lucilio fit signe qu'il avait la tête un peu fatiguée, et Bois-Doré s'empressa de l'envoyer dormir, après l'avoir fraternellement embrassé. Le fait est que Giovellino se sentait fort souvent plus artiste et plus sentimental que savant et philosophe. C'était à la fois une nature enthousiaste et réfléchie.

Cependant M. de Bois-Doré s'était retiré dans « sa chambre de nuit, » située au-dessus du salon. C'était à bonnes enseignes qu'il avait dit à Lucilio qu'aucune femme ne pénétrait jamais dans ce sanctuaire de son repos, ni dans les cabinets

qui en faisaient partie; les défenses les plus sévères étaient portées contre Bellinde elle-même. Le vieux Mathias (surnommé Adamas, par la même raison que Guillette-Carcat était forcée de s'appeler Bellinde, et Jean Fachot, Clindor) avait seul le droit d'assister aux mystères de la toilette du marquis, tant celui-ci était de bonne foi en s'imaginant que son fard et sa teinture ne pouvaient être révélés que par l'arsenal de boîtes, de fioles et de pots étalés sur ses tables.

Il trouva donc, comme de coutume, Adamas seul, préparant les papillotes, les poudres et les graisses parfumées, qui devaient entretenir la beauté du marquis jusque dans son sommeil.

Adamas était un Gascon pur-sang : bon cœur, bel esprit, langue intarissable. Bois-Doré affectait très naïvement de l'appeler son vieux serviteur, bien qu'il fût l'aîné d'au moins dix ans. Cet Adamas, qui l'avait suivi dans ses dernières campagnes, était son âme damnée, et lui faisait savourer l'encens d'une admiration perpétuelle, d'autant plus funeste à sa raison, qu'elle était le résultat d'un engouement sincère. C'était lui qui lui persuadait qu'il était encore jeune, qu'il ne pouvait pas devenir vieux, et que, sortant de ses mains, luisant et colorié comme une image de missel, il devait supplanter tous les freluquets et faire illusion à toutes les belles.

Il n'y a pas de grand homme pour son

valet de chambre, témoin Sancho Pança, qui disait de si fortes vérités à son maître. Mais Bois-Doré, qui n'était qu'un excellent homme, jouissait du privilége d'être un demi-dieu pour son laquais; et, tandis que des héros ont été la risée de leurs gens, ce vieillard si moquable était pris au sérieux par la plupart des siens. Ainsi vont les choses en ce monde. Chacun a pu, comme moi, remarquer qu'elles allaient quelquefois tout au rebours de la logique et du sens commun.

Pourtant celle-ci s'expliquait par l'immense bonté du vieux gentilhomme. Les grands caractères rendent trop exigeant. A la moindre faiblesse de leur part, on s'étonne; à la moindre impatience, on se

scandalise Celui qui n'a pas de caractère du tout n'irrite jamais personne et recueille les avantages de sa continuelle débonnaireté.

— Monsieur le marquis, dit Adamas, un genou en terre pour déchausser sa vieille idole, il faut que je vous raconte une aventure bien singulière arrivée tantôt en votre châtellenie.

— Parle, mon ami, parle, puisque tu as envie de parler, répondit Bois-Doré, qui permettait à son attiffeur de babiller familièrement avec lui, et qui d'ailleurs, à moitié endormi, aimait à se faire bercer par quelque innocent commérage.

— Vous saurez donc, mon cher et bien-

aimé maître, reprit Adamas avec son accent gascon que nous ne chercherons pas à indiquer, que, vers les cinq heures de ce soir, il est venu ici une femme fort étonnante, une de ces pauvres femmes comme nous en avons vu tant sur les côtes de la Méditerranée et dans les provinces du Midi ; vous savez, monsieur, des femmes assez blanches, avec de fortes lèvres, de beaux yeux et des cheveux noirs... comme les vôtres !

En faisant cette comparaison, sans aucune malice, Adamas portait respectueusement sur un champignon d'ivoire la perruque de son maître.

— Tu veux parler, lui dit Bois-Doré,

sans se troubler de l'objet de la comparaison, de ces Égyptiennes qui font toutes sortes de tours?

— Non pas, monsieur, non pas! Celle-ci est une Espagnole qui, je le crois bien, jure par Mahomet quand elle est toute seule.

— Alors tu veux dire que c'est une Morisque?

— Voilà justement, monsieur le marquis, c'est une Morisque, et elle ne sait pas un mot de français.

— Mais tu sais un peu d'espagnol?

— Un peu, monsieur? J'ai si peu ou-

blié ce que j'en savais, que je me suis mis à parler avec cette femme presque aussi couramment que je vous parle.

— Eh bien ! est-ce là toute l'histoire ?

— Oh ! non pas ; mais donnez-moi le temps ! Il paraît que cette Morisque était de la grand'bande des cent cinquante mille qui périrent quasi tous, il y a une dizaine d'années, les uns par la faim et le meurtre, sur les galères chargées de les transporter en Afrique, les autres par misère et maladie, sur les côtes du Languedoc et de la Provence.

— Pauvres gens ! dit Bois-Doré. Ceci est bien la plus détestable action du monde !

— Est-il vrai, monsieur, que l'Espagne ait mis dehors un million de ces Morisques, et qu'à peine une centaine de mille soit arrivée *en Tunis?*

— Je ne te saurais dire le nombre, mais je te dirai bien que ce fut une boucherie, et que jamais bêtes de somme ne furent traitées comme ces misérables humains. Tu sais que notre Henri eût voulu en faire des calvinistes, ce qui les eût sauvés, en les faisant Français ?

— Je me souviens fort bien, monsieur, que les catholiques du Midi n'en voulaient pas ouïr parler, et disaient qu'ils les massacreraient tous plutôt que d'aller à la messe avec ces diables. Les calvinistes

n'étaient pas plus raisonnables, ce qui fit qu'en attendant de pouvoir faire quelque chose pour ces malheureux, notre bon feu roi les laissa tranquilles dans les Pyrénées. Mais, depuis sa mort, la reine régente a voulu en débarrasser l'Espagne, et c'est alors qu'on les a jetés en mer, avec ou sans navire. Cependant quelques-uns ont accepté de se faire baptiser chrétiens pour éviter ce mauvais sort, et la femme en question a pris ce bon parti, quoique je la soupçonne de ne pas jouer bien franc jeu.

— Qu'est-ce que cela te fait, Adamas? Crois-tu que le grand auteur du soleil, de la lune et de la voie lactée...

— Plaît-il, monsieur? dit Adamas, qui

ne mordait pas beaucoup aux nouvelles connaissances de son maître, et qui s'en inquiétait même un peu ; je n'entends pas *voix lactée* pour une parole française.

— Je te dirai cela une autre fois, répondit le marquis en bâillant, car il s'assoupissait devant le feu pétillant dans l'âtre : achève ton histoire.

— Eh bien, monsieur, reprit Adamas, cette femme morisque est restée jusqu'à l'an passé dans les montagnes des Pyrénées, où elle gardait des troupeaux chez de pauvres fermiers. Ce qui fait qu'elle a continué à parler son patois catalan, que l'on entend assez bien de l'autre côté des montagnes. . .

— Et c'est ce qui m'explique comment, avec ton patois gascon qui ne diffère pas trop du montagnol, tu as pu si bien parler *espagnol* avec cette femme.

— C'est comme voudra monsieur ; tant il y a que je lui ai dit beaucoup de mots espagnols qu'elle a très bien compris. Et puis, il faut vous dire qu'elle a avec elle un petit enfant qui n'est pas son enfant, mais qu'elle aime comme une chèvre aime son chevreau, et que ce joli garçonnet, qui a plus d'esprit qu'il n'est gros, parle français aussi bien que vous et moi. Or, monsieur, cette Morisque, qui s'appelle en français Mercédès...

— Mercédès est un nom espagnol ! dit le

marquis en montant à son grand lit avec l'aide d'Adamas.

— Je voulais dire que c'était un nom chrétien, poursuivit le valet. Donc, Mercédès s'est mis en tête, il y a six mois, d'aller trouver M. de Rosny, dont elle avait ouï parler comme du bras droit du feu roi, et dont on lui avait dit que, bien que disgracié, il pouvait beaucoup par sa richesse et sa vertu. Elle se mit donc en route pour le Poitou, où on lui disait que résidait M. de Sully. N'êtes-vous pas étonné, monsieur, de la résolution d'une femme si pauvre et si bornée, de traverser ainsi la moitié de la France, à pied, seule avec un petit enfant, lequel n'a guère plus de dix ans, pour aller trouver un aussi grand personnage?

— Mais tu ne me dis point quelle raison cette femme avait d'en agir ainsi !

— Voilà, monsieur, le merveilleux de l'histoire ! Que croyez-vous que ce puisse être ?

— J'aurais beau chercher ! dis-le tout de suite, car il se fait tard.

— Je vous le dirais bien si je le savais, mais je ne le sais pas plus que vous, et, de quelque façon que je m'y sois pris, je n'ai jamais pu le lui faire dire.

— Alors, bonsoir.

— Attendez, monsieur, que je couvre le feu.

Et, tout en couvrant le feu, Adamas continua en élevant la voix.

— Cette femme est tout à fait mystérieuse, monsieur le marquis, et je voudrais que vous la vissiez!

— A présent? dit le marquis réveillé en sursaut; tu te moques, c'est l'heure de dormir.

— Sans doute, mais demain matin?

— Elle est donc céans?

— Mais oui, monsieur! Elle demandait un coin pour passer la nuit à couvert; je l'ai fait souper, car je sais que monsieur n'entend pas qu'on refuse le pain aux mal-

heureux, et je l'ai envoyée à la paille après avoir causé avec elle.

— Et vous avez eu tort, mon ami; une femme est toujours une femme! Et... j'espère qu'elle n'est pas là avec d'autres mendiants? je ne veux pas de débauche chez moi.

— Ni moi non plus, monsieur! je l'ai mise seule avec son enfant dans le petit cellier, où ils sont bien, je vous assure; ils ne paraissent pas habitués à être si bien, les malheureux! Cette Mercédès est pourtant aussi propre qu'on peut l'être dans une pareille pauvreté; voire, elle n'est point du tout laide.

— J'espère, Adamas, que vous n'abuse-

rez pas de sa misère... L'hospitalité est chose sacrée!

— Monsieur se moque d'un pauvre vieillard; c'est bon pour monsieur le marquis d'avoir des principes de vertu! pour moi, je vous assure que je n'en ai plus grand besoin, n'étant plus tenté du diable. D'ailleurs, cette femme paraît très honnête, et elle ne fait point un pas sans son enfant pendu à sa robe. Elle a dû courir d'autres dangers que celui de trop me plaire, car elle a voyagé avec des bohémiens qui ont traversé aujourd'hui le pays. Ils étaient une assez grande bande, en partie Égyptiens, en partie ramassés un peu partout, comme c'est la coutume. Elle dit que ces vagabonds n'ont pas été mé-

chants pour elle, tant il est vrai que les gueux se protégent les uns les autres. Ne connaissant pas les chemins, elle les suivait, pour ce qu'ils disaient aller en Poitou ; mais elle les a quittés ce soir, disant qu'elle n'avait plus besoin d'eux, et qu'elle avait affaire dans le pays d'ici. Or, voilà, monsieur, ce que je trouve encore fort surprenant, car elle n'a pas voulu me dire pourquoi elle agissait ainsi. Qu'en pense monsieur ?

Bois-Doré ne répondit rien ; il dormait profondément, malgré le bruit que faisait Adamas, un peu volontairement, pour le forcer à écouter son histoire.

Quand le vieux serviteur vit que, tout de bon, le marquis était parti pour le pays

des songes, il le *borda* avec précaution, posa dans l'escarcelle de maroquin suspendue au dossier de son lit sa belle paire de pistolets de campagne ; à sa main droite il plaça, sur une table, sa rapière toute dégaînée et son coutelas de chasse, son in-folio de l'*Astrée*, superbe édition avec gravures ; une large coupe d'hypocras, un timbre avec son martinet, et un mouchoir de fine toile de Hollande, tout parfumé de musc. Puis alluma la lampe de nuit, souffla les bougies *piolées*, c'est-à-dire jaspées de diverses couleurs, rangea au pied du lit les pantoufles de velours rouge et la robe de chambre de serge de soie, brochée de vert sur vert. Alors, au moment de se retirer, le fidèle Adamas contempla son maître, son ami, son demi-dieu.

Le marquis, débarbouillé de toutes ses peintures, était un beau vieillard, et le calme de sa bonne conscience répandait quelque chose de respectable sur sa face endormie. Tandis que sa perruque reposait sur la table et que ses habits, rembourrés pour masquer les creux que l'âge avait faits à ses épaules et à ses jambes, gisaient épars sur les fauteuils; son grand corps, aminci de moitié, dessinait ses contours anguleux sous un lodier ou couvre-pieds de satin blanc, rehaussé d'armoiries brodées en canetille d'argent aux quatre coins. Le dossier du lit, montant en panneau droit de dix pieds de haut, ainsi que le ciel à lambrequins joint en forme de dais à ce grand panneau, étaient aussi en satin blanc, piqué à l'aiguille sur l'ouate

épaisse, et rehaussé de larges dessins d'argent en relief; l'intérieur des rideaux était pareil; la face extérieure était en damas rose.

Dans ce lit si luxueux et si moelleux, cette vieille figure accentuée, et toujours martiale dans sa douceur, avec sa moustache hérissée de papillotes et son bonnet de taffetas ouaté, en forme de demi-mortier, garni d'une riche dentelle relevée en l'air comme une couronne, offrait, à la lueur d'une lampe bleuâtre, le plus singulier mélange de burlesque et d'austérité.

— Monsieur dort bien, se dit Adamas, mais il a oublié de faire sa prière, et c'est ma faute; je vais la faire pour lui. Il se mit

à genoux et pria très dévotieusement, après quoi il se retira dans sa chambre, qui n'était séparée que par une cloison de celle de son maître.

L'arsenal qu'Adamas avait disposé autour du lit du marquis n'était qu'une affaire d'habitude ou de luxe. Tout était parfaitement tranquille autour du petit manoir; dans le manoir, tout dormait profondément.

Le premier éveillé fut M. Sciarria d'Alvimar, qui, accablé de fatigue, s'était endormi aussi le premier. Il n'aimait pas à rester au lit, et l'habitude d'une grande gêne, habilement dissimulée, lui rendait inutiles les soins du valet de chambre.

Cela était d'autant mieux vu que le vieux Espagnol qui l'accompagnait n'eût pas volontiers consenti à remplir d'autres fonctions que celles d'écuyer. Pourtant, cet homme lui était aussi dévoué qu'Adamas l'était à Bois-Doré, mais il y avait autant de différence dans leurs relations que dans leurs caractères et dans leur respective situation. Ils se parlaient peu, soit qu'ils y eussent de la répugnance, soit qu'ils s'entendissent à demi-mot sur toutes choses. Et puis, jusqu'à un certain point, le valet se considérait comme l'égal de son maître, vu que leurs familles étaient aussi anciennes l'une que l'autre, et aussi pures (du moins telle était leur prétention) de tout mélange avec les races maures et juives, si solennellement méprisées et si atro-

cement persécutées en Espagne. Sanche de Cardone, tel était le nom du vieil écuyer, avait vu naître le jeune d'Alvimar dans le castel du village où lui-même, à force de misère, était réduit au métier d'éleveur de porcs. Le jeune châtelain, fort peu plus riche que lui, l'avait pris à son service, le jour où il s'était décidé à aller chercher fortune à l'étranger. On disait, dans ce village castillan, que Sanche avait aimé madame Isabelle, mère de d'Alvimar, et même qu'il ne lui avait pas été indifférent. On expliquait ainsi l'attachement de cet homme taciturne et sombre pour un jeune homme hautain et froid, qui le traitait, non pas en valet proprement dit, mais en subalterne inintelligent. La vie rêveuse ou abrutie de Sanche se passait

donc à soigner les chevaux et à entretenir brillantes et affilées les armes de son maître. Le reste du temps, il priait, dormait ou songeait, évitant de se familiariser avec les autres domestiques, qu'il regardait comme ses inférieurs, ne se liant avec personne, vu qu'il se méfiait de tout le monde, mangeant peu, ne buvant point, et ne regardant jamais en face.

D'Alvimar s'habilla donc lui-même et sortit, pour prendre connaissance des êtres, bien qu'il fît à peine jour.

Le manoir avait vue immédiatement sur un petit étang, d'où un large fossé sortait pour y rentrer, après avoir fait le tour des bâtiments, lesquels consistaient, comme

nous l'avons dit, en un massif d'architecture de plusieurs époques : 1° un pavillon tuot neuf, blanc, fluet, couvert d'ardoises, grand luxe dans un pays où l'on employait alors tout au plus la tuile, et couronné de deux mansardes à tympans festonnés et ornés de boules (1); 2° un autre pavillon, déjà très ancien, mais bien restauré, avec toit de mairain (2), et ressemblant à la forme de certains châlets suisses! ce *logis*, qui contenait les cuisines, les offices

(1) Cet ornement, usité au temps d'Henri IV, est eut-être venu en France avec Marie de Médicis, commune allusion aux armes de sa maison, qui sont, comme on sait, sept petites boules, littéralement, sept pilules, en souvenir de la profession du chef de la famille.

(2) Le mairain, ou tuilage en bois de chêne, était employé dans presque tous les châteaux du Berry.

et les chambres d'amis, offrait la disposition sauvage des vieux temps d'alarme. Il n'avait pas de porte extérieure, on n'y pénétrait que par les autres bâtiments; ses fenêtres donnaient sur le préau, et sa façade tournée sur la campagne avait pour *tous huis* deux petits trous carrés placés dans le gable, comme deux petits yeux méfiants sur une face muette; 3° une tour prismatique à porte ogivale délicatement travaillée, ladite tour à toit d'ardoise, également quinquagone et surmonté d'un clocheton à épi et à girouette très élancée. Cette tour contenait l'unique escalier du manoir, et reliait le vieux logis et le logis neuf.

A ce massif tenaient d'autres construc-

tions basses pour les domestiques de l'intérieur, logés sur le bord du fossé.

Le préau, avec son puits au milieu, était fermé par le manoir, l'étang, un autre logis à un seul étage, orné aussi de mansardes à boules de pierre, et destiné aux écuries, gens de suite et équipages de chasse ; enfin, par la tour d'entrée, moins belle et moins grande que celle de La Motte-Seuilly, mais soutenue d'un mur de défense percé de meurtrières à fauconneaux, pour le balayage des abords du pont.

Cette chétive fortification était suffisante, en raison de la double enceinte des fossés, le premier, autour du préau, large, profond, à eau courante ; le second, autour

de la basse-cour, marécageux, mais garni de bonnes murailles.

Entre les deux enceintes, à la droite du pont s'étendait le jardin assez vaste, clos de murs élevés et de fossés bien tenus ; à gauche, le mail, le chenil, le verger, la ferme et la prairie avec le pigeonnier seigneurial, la héronnière et la fauconnerie; vaste enclos s'étendant jusqu'aux maisons du bourg, qui, presque toutes, étaient la propriété du marquis.

Le bourg était fortifié, et, en quelques endroits, la base massive de ses petites murailles datait, dit-on, du temps de César. En comparant l'exiguité du manoir avec l'étendue du domaine, avec le riche

mobilier entassé dans les appartements et avec les habitudes luxeuses du seigneur, M. d'Alvimar se demanda la raison de ce contraste, et, comme il n'était guère enclin à la bienveillance, il en conclut que le marquis cachait peut-être sa fortune, non par avarice, mais parce que la source de cette fortune n'était pas bien claire. Il ne se trompait pas précisément. Le marquis avait cela de commun avec un grand nombre de gentilshommes de son temps, qu'il s'était enrichi sans trop de scrupule dans les troubles civils, aux dépens des riches abbayes, et au moyen des contributions de guerre, des droits de conquête et de la contrebande du sel.

Le pillage était, à cette époque, une

sorte de droit des gens, à preuve la réclamation de M. d'Arquian, se plaignant légalement d'avoir eu son château brûlé par M. de La Châtre, « contrairement à tous « usages de guerre, car du bris et saccage « de ses meubles, il n'en eût point seule- « ment parlé. »

Quant à la contrebande du sel, il eût été difficile de trouver, au commencement du dix-septième siècle, un noble de nos provinces qui regardât comme une injure la qualification de *gentilhomme faux-saulnier.*

L'opulence dont M. de Bois-Doré faisait, du reste, bon usage par sa libéralité et sa charité inépuisables, n'était donc pas un mystère dans le petit pays de La Châtre;

mais il évitait sagement d'attirer sur lui, par une vaste demeure et par un état de maison trop splendide, l'attention du gouvernement de la province. Il savait bien que les tyranneaux qui se partageaient les deniers de la France n'eussent pas manqué de prétextes, soi-disant légaux, pour lui faire rendre gorge.

D'Alvimar parcourut les jardins, création comique de son hôte, et dont il était certainement plus vain que de ses plus beaux faits d'armes. Il avait, sur une médiocre étendue de terrain, prétendu réaliser les jardins d'*Isoure*, tels qu'ils sont décrits dans l'*Astrée* : « ce lieu enchanté *fut* « (soit) en fontaine et en parterres, *fut* en « allées et en ombrages. » Le grand bois

« qui faisait un si gracieux dédale » était représenté par un bosquet en labyrinthe où n'étaient oubliés ni le carré de coudriers, ni la *fontaine de la vérité d'amour*, ni la *caverne de Damon et de Fortune*, ni l'*antre de la vieille Mandrague*.

Toutes ces choses parurent fort puériles à M. d'Alvimar, mais non pas cependant aussi absurdes qu'elles nous le sembleraient aujourd'hui. La monomanie de M. de Bois-Doré était assez répandue de son temps pour n'être pas une excentricité. Henri IV et sa cour avaient dévoré l'*Astrée*, et, dans les petites cours d'Allemagne, les princes et princesses prenaient encore ces noms redondants que le marquis imposait à ses gens et à ses bêtes. La vogue pas-

sionnée du roman de M. d'Urfé a duré deux siècles; il a encore ému et charmé Jean-Jacques Rousseau ; enfin, il ne faut pas oublier qu'à la veille de la Terreur, l'habile graveur Moreau mettait encore dans ses compositions des dames qui s'appelaient Chloris et des messieurs qui s'appelaient Hylas et Cidamant. Seulement, ces noms illustres étaient portés dans la vignette et dans la romance, par des marquis de fantaisie, tandis que les nouveaux bergers se nommaient Colin ou Colas. On avait fait un petit pas vers le réel; la bergerie n'en valait pas mieux ; d'héroïque elle était devenue grivoise.

D'Alvimar, voulant se faire une idée du pays environnant, traversa le hameau, qui

se composait d'une centaine de feux, et qui est littéralement situé dans un trou. Il en est ainsi de beaucoup de ces vieilles localités. Quand elles ne sont pas assez fortes pour percher, fières et menaçantes, sur les hauteurs escarpées, elles semblent se cacher à dessein dans le creux des vallons, comme pour échapper à la vue des bandes de maraudeurs.

Cet endroit est, au reste, un des plus jolis du Bas-Berry. Les chemins de gravier qui y aboutissent sont bons et propres en toute saison. Deux jolis petits ruisseaux lui font une défense naturelle qui put être mise à profit jadis pour le camp de César. Un de ces ruisseaux alimentait les fossés du château ; l'autre, au-dessous du village,

traversait deux petits étangs. L'Indre, qui coule à trois pas de là, reçoit ces eaux courantes et les emmène le long d'une étroite vallée coupée de chemins creux, ombragés, et parsemés de terrains vagues et incultes d'un aspect sauvage. Il ne faut pas chercher la grandeur, mais la grâce dans ce petit désert où les beaux terrains vierges, les buissons, les folles herbes, les genêts, les bruyères et les châtaigniers vous enferment de toutes parts.

Sur les bords de l'Indre, qui devient tout à fait ruisseau à mesure qu'on remonte vers sa source, les fleurs sauvages croissent avec une abondance réjouissante à voir (1).

(1) C'est un dès rares endroits du pays où l'on trouve encore la balsamine sauvage à fleurs jaunes.

Le ruisselet tranquille et clair a déchiré tous les terrains qui gênaient sa marche et formé des îlots de verdure où les arbres poussent avec vigueur. Trop serrés pour être imposants, ils étendent sur l'eau une voûte de feuillage. Autour du hameau, le sol est fertile. De magnifiques noyers et une quantité d'arbres fruitiers de haute taille en font un nid de verdure. La majeure partie des terres appartenait à M. de Bois-Doré. Il affermait les bonnes, les mauvaises étaient son pays de chasse.

M. d'Alvimar, après avoir exploré cette petite contrée, qui, par son isolement et l'absence de communications, lui faisait espérer aussi l'absence de rencontres inquiétantes, rentra dans le hameau et se

demanda s'il irait rendre visite au recteur. Il était échappé à M. de Beuvre de dire devant lui à Bois-Doré : « Et votre nouveau paroissial, fait-il toujours des sermons dans le goût de la Ligue? » Ce mot avait donné l'éveil à l'Espagnol. Si cet ecclésiastique est zélé pour la bonne cause, pensait-il, il peut m'être utile de l'avoir pour ami ; car ce de Beuvre est un huguenot, et le Bois-Doré, avec sa tolérance, ne vaut pas mieux. Qui sait si je pourrai vivre en bonne intelligence avec de pareilles gens ?

Il commença par visiter l'église, et il fut scandalisé de son délabrement et de sa nudité, qui attestaient l'incurie de l'ancien desservant, l'indifférence du châtelain et

la tiédeur des paroissiens. Bois-Doré, dont l'abjuration réelle ou prétendue n'avait fait aucun bruit, n'avait pas songé à signaler son retour à l'orthodoxie par des dons à l'église du village et des largesses au chapelain. Ses vassaux, qui haïssaient les huguenots, n'avaient pas salué son retour définitif, en 1610, par des réjouissances bien sincères; mais leurs suspicions avaient vite fait place à un grand attachement, vu qu'à la place d'un régisseur qui les pressurait, ils avaient trouvé un seigneur débonnaire et prodigue de bienfaits.

On était donc médiocrement *dévotieux* au hameau de Briantes; et les paysans ayant contesté je ne sais quelle dîme à je ne sais quelle moinerie, l'archevêque leur

avait envoyé un homme très bien stylé, tant pour ramener ces mauvaises gens aux bons principes, que pour surveiller les opinions du châtelain.

Le pieux Sciarra s'agenouilla dans l'église et murmura quelque formule de prière, mais il ne se sentit pas disposé à prier avec le cœur, et il sortit bientôt pour se rendre chez le recteur.

Il n'eut pas la peine d'aller chez lui, car il le vit sur la place, causant avec Bellinde, et il eut le loisir de l'examiner.

C'était un homme encore jeune, d'une figure bilieuse, doucereuse et dissimulée. Probablement, les préoccupations du monde temporel étaient aussi vives chez lui

que chez d'Alvimar, car il n'eut pas plutôt aperçu, sortant de l'église, cet élégant et grave étranger, qu'il ne songea plus qu'à se demander qui ce pouvait être. Il savait fort bien déjà qu'un hôte nouveau était arrivé la veille au manoir, car il n'avait guère d'autre occupation que de s'enquérir des faits concernant le marquis ; mais comment un homme aussi pieux que l'indiquait cette matinale visite de d'Alvimar à l'église pouvait-il frayer avec un converti aussi douteux que Bois-Doré !

Tandis qu'il essayait de se renseigner à cet égard auprès de la gouvernante du château, il remarqua qu'il ne pouvait pas se retourner une seule fois sans rencontrer les yeux de cet étranger fixés sur les

siens. Il fit donc quelques pas avec la Bellinde pour se mettre hors de sa vue, en homme qui ne voulait pas risquer un salut avant de savoir à qui il avait affaire.

D'Alvimar, qui comprit ou devina sa préoccupation, resta à l'attendre dans le petit cimetière qui entourait l'église, résolu, d'après l'inspection de sa physionomie, à lui adresser la parole et à se lier avec lui.

Il était là, songeant à sa destinée, problème dont il était constamment obsédé, et que la vue des tombes éparses semblait lui rendre plus irritant que de coutume. D'Alvimar croyait à l'Église, mais il ne croyait pas au vrai Dieu. L'Église était

pour lui l'institution de discipline et de terreur par excellence, l'instrument de torture dont un Dieu implacable et farouche se servait pour établir son autorité. S'il y eût bien réfléchi, il se fût volontiers persuadé que le miséricordieux Jésus était entaché d'hérésie.

L'idée de la mort lui était odieuse. Il craignait l'enfer, et, par un effet naturel des mauvaises croyances, il ne pouvait pas conformer sa vie à la rigidité de ses principes. Il n'avait de ferveur que pour la discussion; seul avec lui-même, il trouvait son cœur sec, son esprit tendu et troublé par l'ambition mondaine. Il se le reprochait en vain. La pensée de la damnation ne saurait être féconde, et les terreurs ne sont pas des remords.

— Il faudra donc mourir ! se disait-il en regardant les renflements du gazon qui couvrait, comme les sillons d'un champ, la tombe de ces obscurs villageois ; mourir peut-être sans fortune et sans pouvoir, comme les misérables serfs qui n'ont pas même laissé un nom à inscrire sur ces petites croix de bois pourri ! Ni crédit ni renommée en ce monde ! Des colères, des déceptions, d'inutiles travaux, d'inutiles efforts... des crimes, peut-être !... tout cela pour arriver au seuil de l'éternité, sans avoir pu servir la gloire de l'Église en cette vie, et sans avoir mérité mon pardon dans l'autre !

Tout en pensant à la destinée, il en vint à se persuader que l'influence du diable

avait gâté la sienne. Il songea un instant à se confesser à ce prêtre dont l'œil lui avait paru intelligent, et puis il eut peur de confier les secrets qui dévoraient sa vie et son repos.

Au milieu de ces idées noires, il vit enfin arriver M. Poulain, qui vint à lui en le saluant avec déférence.

La connaissance fut bientôt faite. Ces deux hommes sentirent, dès les premiers mots, qu'ils étaient aussi ambitieux l'un que l'autre. Le recteur emmena d'Alvimar chez lui et l'invita à déjeûner.

— Je ne pourrai vous offrir, lui dit-il, qu'un repas bien pauvre ; ma cuisine ne ressemble pas à celle du château. Je n'ai

ni valets ni vassaux à mes ordres pour servir de pourvoyeurs à mes festins. La frugalité de ma table vous permettra donc de garder assez d'appétit pour faire honneur encore à celle du marquis, dont la cloche ne sonnera pas avant deux ou trois heures d'ici.

Il y avait, dans ce début, un sentiment d'aigreur jalouse contre *le château* qui n'échappa pas à l'Espagnol. Il se hâta d'accepter le déjeûner du recteur, certain d'apprendre là tout ce qu'il devait espérer ou craindre de l'hospitalité du marquis.

M. Poulain commença par dire du bien du châtelain. C'était un très bon homme ;

il avait de bonnes intentions; il donnait beaucoup aux pauvres, on ne pouvait le nier : malheureusement, il manquait de lumières, il distribuait ses aumônes à tort et à travers, sans consulter l'*intermédiaire naturel* entre le château et la chaumière, à savoir, le recteur paroissial. Il était un peu fou, inoffensif par lui-même, dangereux par sa position, par sa richesse, par les exemples de sensualité raffinée, de légèreté et d'indifférence religieuse qu'il donnait à son entourage.

Et puis, il avait chez lui un personnage très suspect, ce joueur de cornemuse qui n'était peut-être pas aussi muet qu'il feignait de l'être, quelque hérétique ou faux savant qui se mêlait d'astronomie, d'as-

trologie, peut-être ! Le vieux Adamas ne valait pas mieux ; c'était un vil flatteur et un hypocrite ; et ce page, si ridiculement affublé en petit gentilhomme, lui qui, comme bourgeois n'avait pas le droit de porter du satin, et qui venait le dimanche à la messe avec une manière de surcot damassé ! Toute cette valetaille ne valait rien. On était tout au plus poli avec M. Poulain ; point de prévenance marquée : on ne l'avait pas encore invité à dîner d'une manière particulière et pressante. On s'était contenté de lui dire que son couvert était mis, une fois pour toutes. C'était en user avec trop peu de façons. Cela était surprenant de la part d'un homme qui avait vécu longtemps à la cour. Il est vrai que chez le Béarnais on

ne se piquait pas d'un grand savoir-vivre, et les gens de rien y étaient affreusement gâtés; enfin, il n'y avait *au château* que Bellinde qui parût une personne de sens.

D'Alvimar trouva que M. Poulain avait du jugement; le sonneur de musette, surtout, lui sembla de nouveau mériter les soupçons. Pourtant il ne s'intéressa pas longtemps à ces petites choses. Dès qu'il se fut assuré qu'il ferait bien de ne témoigner aucune confiance au vieux marquis, il monta plus haut dans ses préoccupations et voulut savoir ce qu'il devait penser des gros bonnets de la province. M. Poulain était au courant de tous les petits secrets du gouvernement de Bour-

ges. Il entendait la politique comme d'Alvimar : s'emparer de la vie privée de chacun pour arriver à exercer son ascendant sur les affaires générales. Ce mauvais prêtre vit qu'il pouvait parler ; il avoua qu'il se déplaisait mortellement dans ce petit hameau, mais qu'il y prenait patience, vu qu'un jour où l'autre M. de Bois-Doré, ou son voisin M. de Beuvre, pourrait bien lui fournir l'occasion d'une petite persécution qu'il désirait subir plutôt qu'exercer.

— Vous m'entendez bien, il vaut mieux être sur le terrain de la défensive que sur la brèche de l'agression. On n'est jamais solide sur une brèche ; si ces parpaillots du Bas-Berry pouvaient me faire quelque

menace ou même un peu de mal, j'en ferais, moi, assez de bruit pour sortir de ces fonctions infimes et de ce pays désert. N'allez pas me croire ambitieux ; je ne le suis que de servir l'Église, et, pour être utile, il faut accepter la nécessité de se mettre en vue.

— Ce petit prestolet est plus fort que moi, se dit d'Alvimar; il sait attendre et se bien placer pour tirer sur l'ennemi ; moi, j'ai toujours été agressif, c'est ce qui m'a perdu. Mais il est toujours temps de profiter des bons conseils; j'en viendrai demander souvent à cet homme-ci.

En effet, cet homme, qui avait l'air de s'occuper de commérages de clocher, et

qni, au fond, ne s'en souciait que pour en tirer parti, était plus fort que d'Alvimar, à telles enseignes qu'en une heure, il le pénétra, lui si méfiant, et sut, sinon les secrets de sa vie, du moins ceux de son caractère, ses déceptions, ses revers, ses désirs et ses besoins.

Quand il l'eut bien confessé en ayant l'air de ne confesser que lui-même, il lui parla ainsi, allant droit au but :

— Vous avez plus de chances que moi pour parvenir, vu que la fortune est la grande condition du pouvoir. Un prêtre ne peut pas faire fortune comme un laïque. Il faut qu'il arrive lentement par les seules forces de son esprit et de son zèle.

Il ne doit pas oublier que la richesse n'est pas son but, et il ne peut la désirer que comme un moyen. Quant à vous, du jour au lendemain, vous êtes libre d'avoir de la fortune il ne s'agit que de vous marier.

— Je ne crois pas! dit d'Alvimar. Les femmes de ce temps corrompu font la fortune de leurs amants plus volontiers que celle de leurs maris.

— Je l'ai ouï dire, répondit M. Poulain ; mais je sais le remède.

— Oui-dà ! vous tenez là un grand secret !

— Très simple et très facile. Il ne faut

pas viser si haut que vous avez peut-être fait. Il ne faut pas épouser une femme du grand monde. Il faut chercher une bonne dot et une femme simple au fond d'une province. Vous m'entendez bien? Il faut dépenser l'argent à la cour, et n'y point mener la femme.

— Quoi? épouser une bourgeoise?

— Il y a des demoiselles nobles qui sont plus riches et aussi modestes que des bourgeoises.

— Je n'en connais pas.

— Vous jugez sur les apparences. On n'a pas ici l'habitude du luxe. Excepté ce fou de marquis, toute la noblesse séden-

taire vit sans éclat ; mais il y a de l'argent. Le faux saulnage et la pillerie des couvents ont enrichi les gentilshommes. Quand vous voudrez, je vous prouverai qu'avec les revenus de madame de Beuvre, vous mèneriez un train des plus convenables à Paris. Elle est d'ailleurs apparentée aux premières familles de France, et toutes ne verraient pas avec déplaisir un Espagnol bien pensant dans leur alliance.

— Mais n'est-elle pas calviniste comme son père ?

— Vous la convertirez !... à moins que son calvinisme ne vous soit un prétexte tout trouvé pour la laisser vivre au fond de son petit manoir.

— Vous voyez loin, monsieur le recteur! Mais si vous déclarez la guerre un jour ou l'autre à cette famille...

— Pourvu que je ne la fasse pas dépouiller de ses biens, cette guerre peut vous être utile dans l'occasion. Faites attention que je ne vous conseille pas de malmener et de délaisser votre femme, mais d'avoir la liberté de vous absenter d'elle pour les besoins de votre condition. Si elle devenait acariâtre ou récalcitrante. on pourrait la mater par son hérésie. La liberté de conscience accordée à ces gens-là est subordonnée à des restrictions qu'ils enfreignent souvent. Nous les tenons donc toujours, à preuve que cette petite veuve ne trouve pas à se remarier. Les jeunes

gens du pays, qui sont las de la guerre de châteaux, craignent d'épouser la guerre. Vous n'auriez donc pour concurrent, en ce moment-ci, que, peut-être, M. Guillaume d'Ars, qui est un modéré et qui est assidu à La Motte : mais, à Bourges, on saura le retenir dans d'autres liens. C'est un jeune beau-fils facile à distraire. D'ailleurs, avec une veuve qui doit s'ennuyer de la solitude, il faudrait, fait comme vous l'êtes, n'avoir pas grande habileté pour échouer. Je vois à votre sourire, que vous n'êtes pas inquiet du succès.

— Eh bien, j'avoue que vous dites la vérité, répondit d'Alvimar, qui se rappela vivement, tout à coup, l'émotion que la jeune dame n'avait pas réussi à lui cacher,

— Oui, oui, cet homme a raison, pensait-il. Ce mariage me sauvera. Je n'ai qu'à vouloir. Que je tourne la tête à cette petite provinciale, et je pourrai lui avouer ma disgrâce à la cour. Elle se fera un point d'honneur de m'en dédommager. D'ailleurs, s'il faut faire le modéré pendant quelques jours... eh bien, j'essaierai! Allons, courage! mon horizon s'éclaircit, et peut-être que l'astre de ma fortune va enfin sortir de la nuée.

Il leva la tête en se parlant ainsi, et vit devant lui, sur le pont du préau, l'enfant de la Morisque montant hardiment un des chevaux de la *carroche* du marquis. Mercédès avait demandé à Adamas la permission de passer la journée au château, et le

bonhomme la lui avait accordée au nom de son maître, à qui il voulait la présenter dès qu'il serait visible. En jouant dans la cour, l'enfant avait plu au cocher (carrossier ou carrosseur, comme on disait alors, *carosseux*, comme on disait en Berry), et celui-ci avait consenti à le percher sur *Squilindre*, tandis que lui-même, monté sur *Pimante* (l'autre cheval du carrosse), tenait le bridon et menait l'attelage prendre, dans le ruisseau, son bain de jambes quotidien.

D'Alvimar fut frappé de la figure de cet enfant, qu'il avait vu, la veille, se jeter en mendiant dans les jambes de son cheval et fuir devant son fouet, et qui, à cette heure, perché sur le monumental destrier

Squilindre, le regardait de haut en bas, d'un air de triomphe bénévole. Il était impossible de voir une figure plus intéressante et plus touchante que celle de ce petit vagabond. C'était pourtant une beauté sans éclat : il était pâle, brûlé du soleil et paraissait frêle. Ses traits n'étaient peut-être pas irréprochables, mais il y avait dans l'expression de ses yeux d'un noir doux, et dans le tendre et fin sourire de sa bouche délicate, quelque chose d'irrésistible pour quiconque n'avait pas le cœur fermé au divin charme de l'enfance.

Adamas avait subi instinctivement cette douce puissance, et déjà les plus grossiers valets de la basse-cour la subissaient aussi.

Ces rudes natures sont parfois si bonnes ! N'est-ce pas de celles-là que madame de Sévigné a dit qu'on trouvait « des âmes « de paysans plus droites que des lignes, « aimant la vertu comme naturellement « les chevaux trottent? »

Mais Alvimar, n'aimant pas la candeur, n'aimait pas les enfants, et celui-ci en particulier, lui causa un déplaisir dont il ne put se rendre compte. Il eut donc une sensation de vertige et de froid, comme si, au moment de rentrer plus calme et moins triste dans ce manoir de Briantes, la herse lui fût tombée sur la tête.

Il était sujet, depuis quelques années, à ces vertiges subits, et il mettait volontiers

sur le compte des visages qui le frappaient dans ces moments-là un phénomène qui se passait en lui-même. Il croyait à des influences mystérieuses, et, pour les détourner, il s'empressait, à tout hasard, de renier et de maudire intérieurement les êtres qui lui semblaient investis de cette puissance occulte.

— Puisse ce gros cheval te casser le cou! murmura-t-il en lui-même en relevant, sous son manteau, deux doigts de sa main gauche pour conjurer le mauvais œil.

Il recommença ce geste cabalistique en voyant la Morisque venir vers lui dans le préau. Elle s'arrêta un moment, et comme

la veille, elle le regarda avec une attention qui l'irrita.

— Que me voulez-vous? lui dit-il brusquement en marchant à elle.

Elle ne répondit rien, et, le saluant, elle courut pour rejoindre son enfant, qu'elle s'inquiétait de voir à cheval.

Le marquis venant au-devant de son hôte avec Lucilio Giovellino :

— Venez donc manger, lui dit-il; vous devez être mort de froid! La Bellinde se désole de ne vous avoir pas vu sortir ce matin, et conséquemment de vous avoir laissé partir à jeun pour la promenade.

M. d'Alvimar ne crut pas devoir parler de sa visite et de son repas au presbytère. Il parla de la beauté agreste des environs et du temps doux et riant de cette matinée d'automne.

— Oui, dit Bois-Doré, nous en avons pour plusieurs jours encore, car le soleil...

Il fut interrompu par un cri perçant qui partait du dehors, et, courant le plus vite qu'il put, pour savoir ce que c'était, il se trouva sur le pont avec d'Alvimar et Lucilio ; l'un, qui l'avait précédé, l'autre, qui le suivait machinalement.

Ils virent alors la Morisque au bord du fossé, étendant les bras avec angoisse vers

son enfant que le gros cheval emmenait dans l'eau, et prête à s'y jeter, du point escarpé où elle se trouvait.

Voici ce qui était arrivé : le petit Bohême, heureux et fier d'équiter à lui tout seul un si grand dada, avait gentiment persuadé au carrosseux de lui laisser tenir le bridon. Le bon Squilindre se sentant livré à cette petite main, et d'ailleurs excité par les joyeux petits talons qui *tabourinaient* sur ses flancs, s'était aventuré trop avant sur la droite, avait perdu le gué et passé sous le pont à la nage. Le carrosseux essayait d'aller à son secours, mais Pimante, plus méfiant que son camarade, refusait de perdre pied ; et l'enfant, se tenant aux crins, était enchanté de cette

circonstance. Pourtant les cris de sa mère l'arrachèrent de son ivresse, et il lui cria, dans une langue qui ne fut comprise que de Lucilio :

— Naie pas peur, mère, je me tiens bien.

Mais il était entré dans le courant de la petite rivière qui alimentait le fossé. Le lourd et flegmatique Squilindre en avait déjà assez, et ses naseaux, largement ouverts et tendus, annonçaient son malaise et son inquiétude. Il n'avait pas l'esprit de retourner en arrière : il s'en allait droit sur l'étang, où l'impossibilité de franchir le barrage pouvait bien épuiser ce qui lui restait de force pour nager.

Cependant le danger n'était pas encore imminent, et Lucilio s'efforçait de faire entendre, par gestes, à la Morisque de ne pas se jeter à l'eau. Elle n'en tenait compte et descendait le talus gazonné, lorsque le marquis, voyant le danger que couraient ces deux pauvres êtres, essaya de déboutonner son manteau. Il se fût jeté à la nage ; il allait le faire sans consulter personne, et sans que d'Alvimar comprît son dessein, lorsque Lucilio, qui s'en aperçut et que rien ne gênait, sauta du pont dans le fossé et se mit à nager avec vigueur vers l'enfant.

— Ah ! ce bon, ce brave Giovellino ! s'écria le marquis, oubliant dans son émotion, la traduction française qui dénaturait le nom de son ami.

D'alvimar enregistra ce nom dans les petites archives de sa mémoire, qui était très fidèle, et tandis que le marquis s'approchait du talus pour calmer et retenir la Morisque, il resta, lui, sur le pont, regardant avec un singulier intérêt ce qu'il adviendrait de l'aventure.

Cet intérêt n'était pas celui que toute bonne âme eût ressenti en pareille circonstance, et pourtant l'Espagnol éprouvait une vive anxiété. Il ne tenait pas à ce que le muet fût noyé, ce qui n'avait aucune raison d'arriver; mais il souhaitait que l'enfant pérît, chose qui paraissait très possible. Il ne demandait pas au ciel d'abandonner cette pauvre créature, il ne raisonnait pas son cruel instinct; il le subissait malgré

lui, comme un mal bizarre, insurmontable. Il sentait, de plus en plus, cet enfant lui inspirer une terreur superstitieuse.

— Si ce que j'éprouve est une révélation de ma destinée, pensait-il, elle s'agite et se décide en cet instant. Si l'enfant meurt, je suis sauvé ; s'il est sauvé, je suis perdu !

L'enfant fut sauvé. Lucilio rejoignit le cheval, prit le petit cavalier par le collet de sa souquenille, et alla le jeter sur le talus, dans les bras de sa mère, qui avait suivi, en courant et en criant, les péripéties de ce petit drame. Puis il retourna tranquillement chercher le trop simple Squilindre, qui s'acharnait contre le bar-

rage de l'étang, et, le forçant à rebrousser chemin, le remit sain et sauf aux mains du *carrosseux* éperdu.

Toute la maison était accourue aux cris de la Morisque, et l'on fut attendri de la voir, « toute pleurante, » embrasser les genoux de Lucilio, et lui parler en arabe avec effusion, en s'étonnant qu'il ne lui répondît pas un mot, bien qu'il eût l'air d'entendre cette langue et qu'il l'entendît fort bien. Le marquis embrassa Lucilio en lui disant tout bas :

— Hé! mon pauvre ami! pour un homme tourmenté par la main du bourreau jusque dans la moelle des os, vous êtes encore un vigoureux nageur! Dieu, qui sait que

vous ne vivez que pour le bien, a voulu faire en vous des miracles. Or ça, allez vivement changer de tout, et vous, Adamas, faites sécher et réchauffer ce petit diable, qui n'a pas l'air plus effrayé que s'il sortait de son lit. Je souhaite que, tout à l'heure, après mon repas, vous me l'ameniez avec sa mère; faites-les donc aussi propres que vous pourrez. Mais où donc est passé M. de Villa-Réal ?

Le prétendu Villa-Réal était rentré dans le château, et, seul dans sa chambre, il priait le Dieu vindicatif, auquel il croyait, de ne point trop le punir de l'âpreté avec laquelle il avait désiré, *sans cause*, la mort du petit bohémien.

Nous appelons ainsi l'enfant, pour faire

comme les gens qui l'entouraient en cet instant; mais lorsque, après le dîner, M. de Bois-Doré passa dans une ancienne salle de son castel, qu'Adamas décorait du titre pompeux de salle des audiences, et quelquefois de salle de justice; quand ce vieux ministre de l'intérieur du marquis lui présenta la Morisque et son enfant, le premier mot du marquis fut pour s'écrier, après un moment de silence imposant :

— Plus je considère ce garçonnet, plus je m'assure qu'il n'est ni Égyptien, ni Morisque, mais bien plutôt Espagnol de bonne race, et peut-être même de sang français.

Il ne fallait pas être bien sorcier pour

faire cette découverte ; néanmoins, elle fut écoutée avec grand respect par Adamas, qui, en sa qualité d'introducteur, restait présent à la conférence. M. d'Alvimar et Lucilio étaient invités par le marquis à former l'assistance.

— Voyez, continua Bois-Doré, naïvement satisfait de sa pénétration, en écartant la grosse chemise blanche de l'enfant: sa figure est brûlée du soleil, mais pas plus que celle de nos paysans en temps de moisson ; son cou est blanc comme neige, et voilà des pieds et des mains si petits que jamais serf ou vilain n'en eut de pareils. Allons, mon petit lutin, n'ayez point de honte, et puisque vous entendez le français, à ce que l'on dit, répondez-nous : comment vous nomme-t-on?

— Mario, répondit l'enfant sans hésiter.

— Mario? c'est là un nom italien ?

— Je ne sais pas, moi!

— De quel pays êtes-vous ?

— Je suis Français, je crois.

— Où êtes-vous né?

— Je ne m'en souviens pas!

— Je le crois bien, dit le marquis en riant ; mais demandez-le à votre mère.

Mario se tourna vers la Morisque et ouvrit la bouche pour lui parler. Il avait un air d'expansion et de bonheur de se sentir accueilli paternellement par ce beau

monsieur qui le tenait entre ses jambes, et dont il touchait timidement, du bout de ses petits aoigts, les beaux habits de soie et le joli petit chien enrubanné. Mais dès qu'il eut rencontré les yeux de sa mère, il parut comprendre un avertissement de grande importance, car il quitta doucement M. de Bois-Doré, et, se rapprochant de la Morisque, il baissa les yeux sans rien dire.

Le marquis lui adressa d'autres questions auxquelles il ne répondit pas davantage, quoique, par un doux et tendre regard, il semblât lui demander furtivement pardon de son impolitesse.

— Je crois, mon ami Adamas, dit le

marquis, que tu m'as un peu surfait ton histoire, en prétendant que ce garçonnet parlait couramment notre langue. Il est vrai qu'il la prononce assez bien, et qu'il a dit plusieurs mots sans trop d'accent étranger; mais je crois qu'il n'en sait pas davantage. Puisque tu sais si bien l'espagnol (pour moi, j'avoue en savoir fort peu), fais-le donc s'expliquer?

— Inutile, monsieur le marquis, dit Adamas sans se déconcerter ; je vous jure que le petit drôle parle français comme un clerc; seulement, il est intimidé devant vous, voilà toute l'affaire.

— Mais non! dit le marquis; c'est un petit lion qui n'a peur de rien. Il est sorti

de l'eau aussi riant qu'il y est entré, et il voit bien que nous sommes de bonnes gens.

Mario parut très bien comprendre, car son œil aimable disait oui, tandis que l'œil intelligent et craintif de la Morisque, s'arrêtant sur d'Alvimar, semblait dire non, quant à celui-là.

— Voyons, voyons, reprit le bon monsieur Sylvain en reprenant Mario dans ses jambes, je veux que nous soyons bons amis. J'aime les enfants, et celui-ci me plaît. N'est-ce pas, maître Jovelin, que voilà une figure qui n'est pas faite pour tromper, et un regard d'enfant qui va droit au cœur? Il y a du mystère là-des-

sous, et je veux le savoir. Écoute, maître Mario, si tu me réponds la vérité, je te donnerai..... Que veux-tu que je te donne?

L'enfant, obéissant à l'impétuosité naïve de son âge, s'élança sur Fleuriat, le beau petit chien blanc qui, lorsque son maître était assis, ne quittait pas son giron. Il semblait que Mario fût résolu à tout pour l'avoir; mais un nouveau regard de Mercédès l'avertit de se contenir, et il remit le petit chien sur les genoux du marquis, à la grande satisfaction de celui-ci, qui avait craint de s'être trop avancé. L'enfant secoua la tête d'un air triste et fit signe qu'il ne voulait rien.

Jusque-là, d'Alvimar n'avait rien dit;

tout en faisant sa prière après la scène du fossé, il avait repassé dans sa mémoire, rapidement, mais avec certitude, toutes les circonstances de sa vie ; rien ne s'y était formulé qui pût avoir rapport même indirectement, avec une femme et un enfant dans la situation où ceux-ci se trouvaient. L'émotion qu'il avait ressentie était donc une pure hallucination ; il s'était repenti de ne l'avoir pas surmontée de suite ; il avait repris possession de sa raison. Pendant le dîner, le marquis ne lui avait point parlé du récit d'Adamas sur le mystérieux voyage de Mercédès. Lui-même ne l'avait écouté, la veille au soir, que d'une oreille, en s'endormant. D'Alvimar, depuis quelques minutes, regardait donc avec une tranquillité mépri-

sante ces deux mendiants, et il avait cru trouver enfin la cause vulgaire de sa répugnance pour eux.

Il prit la parole :

— Monsieur le marquis, dit-il, si vous me permettez de me retirer, je crois qu'avec quelque argent vous ferez parler ce drôle tant que vous voudrez. Il est possible que ce soit un chrétien volé par cette Morisque, car je n'ai aucun doute sur la race de celle-ci. Pourtant, vous vous tromperiez beaucoup si vous pensiez que la couleur de la peau soit un signe certain. Il y a de ces misérables enfants qui sont aussi blancs que nous, et, si vous voulez être sûr de quelque chose, vous ferez bien

de soulever les cheveux qui couvrent le front de celui-ci ; vous y trouverez peut-être la marque du fer rouge.

— Quoi ! dit le marquis en souriant, ont-ils tellement peur de l'eau du baptême qu'ils l'effacent par le feu ?

— Cette marque est celle de l'esclavage, reprit d'Alvimar. La loi espagnole la leur inflige. On les marque au front d'un S et d'une tête de clou, ce qui se traduit ainsi de la langue figurée en espagnol : *Esclave*.

— Oui, dit le marquis, je me souviens, c'est un rébus ! Eh bien ! je le trouve fort laid, et si ce pauvre petit en est marqué et qu'il soit esclave de votre nation, je le

rachète, moi, et je le fais libre sur la bonne terre de France.

Mercédès n'avait rien compris à ce qui se disait autour d'elle. Seulement, elle voyait avec anxiété d'Alvimar s'approcher de Mario comme pour le toucher; mais d'Alvimar n'eût, pour rien au monde, souillé sa main gantée au contact d'un More, et il attendait que le marquis soulevât les cheveux de l'enfant. Seulement, le marquis n'en faisait rien, et cela, par un sentiment de délicate commisération pour la pauvre mère, dont il croyait comprendre l'humiliation et l'inquiétude.

Quant à Mario, il comprenait de quoi il

s'agissait; mais, dominé et comme fasciné par le regard de Mercédès, il se renfermait dans un impassible silence.

— Vous le voyez, dit d'Alvimar au marquis, il baisse la tête et cache sa honte. Allons! j'en sais assez sur leur compte, et je vous laisse en cette honnête compagnie. Il n'y a point de danger qu'ils desserrent les dents devant un Espagnol, et ils savent apparemment que je le suis. Il y a entre cette race abjecte et la nôtre un instinct d'aversion qui fait qu'ils nous sentent, comme le gibier sauvage sent l'approche du chasseur. Cette femme, je l'ai rencontrée hier sur les chemins, et je suis sûr qu'elle a essayé quelque pratique de sorcellerie sur mon cheval, car

il est boîteux ce matin. Si j'étais le maître de cette maison, une pareille vermine n'y resterait pas un instant de plus !...

— Mais vous êtes mon hôte, répondit Bois-Doré, mêlant à sa politesse un accent de dignité et de fermeté dont M. d'Alvimar ne l'eût pas cru capable ; et, en cette qualité, vous avez droit à ne point rencontrer chez moi de discussisn contre vos idées, qu'elles soient ou non les miennes. Si la vue de ces malheureux vous importune, comme je ne veux pas qu'il soit dit que vous avez été contrarié dans ma maison en chose que ce soit, on s'arrangera pour qu'ils ne blessent point vos regards ; mais vous ne sauriez exiger

que je chasse brutalement un enfant et une femme.

— Non, certes, monsieur, dit d'Alvimar, reprenant possession de lui-même ; ce serait méconnaître vos bontés, et je vous demande pardon de mon emportement. Vous savez l'horreur de ma nation pour ces infidèles, et je sais, moi, que j'aurais dû la contenir ici.

— Que voulez-vous dire ? demanda Bois-Doré un peu impatienté ; nous prenez-vous pour des musulmans ?

— A Dieu ne plaise, monsieur le marquis ; je voulais parler de la tolérance française en général, et, comme c'est une loi de civilité que de se conformer aux

usages de la nation où l'on reçoit l'hospitalité, je vous promets de m'observer, et de voir chez vous sans répugnance quiconque il vous plaira d'accueillir.

— A la bonne heure! répondit le bon marquis en lui tendant la main. Vous plaît-il que, dans un instant, quand j'aurai fini ici, je vous mène tuer un lièvre ou deux?

— C'est trop de bonté, dit d'Alvimar en sortant; mais ne vous dérangez pas pour moi; avec votre permission, et en attendant l'heure du dîner, j'irai écrire quelques lettres.

Le marquis, s'étant levé pour le saluer,

se rassit avec sa grâce nonchalante, et, s'adressant à Lucilio :

— Notre hôte est un cavalier bien élevé, lui dit-il, mais il est vif, et, tout bien considéré, il a un grand malheur en la tête, qui est d'être trop Espagnol. Ces gens sublimes méprisent tout ce qui n'est pas eux ; mais je crois qu'ils se sont rompus les reins en martyrisant et en exterminant ces pauvres Morisques. Ils s'en mangeront les mains un jour ou l'autre. Les Morisques étaient courageux au travail et soigneux de la propreté, au pays de la paresse et de la vermine. Ils étaient doux et humains avant qu'on les eût provoqués si durement. Allons, allons! si nous tenons là un pauvre débris de cette race

qui fut si grande au temps passé, ne marchons pas dessus. Ayons pitié! Dieu pour tous!

Lucilio avait écouté le marquis avec une religieuse attention, mais en écrivant, pendant qu'il disait ses dernières paroles.

— Que faites-vous là? lui dit Bois-Doré.

Lucilio lui passa son papier, qui parut un vrai grimoire au marquis.

— Ce sont, lui répondit le muet avec son crayon, les excellentes paroles que vous venez de dire, traduites en arabe. Voyez si l'enfant sait lire et s'il entend cette langue.

Mario regarda le papier qu'on lui présenta et courut le lire à la Morisque, qui l'écouta avec une grande émotion, baisa l'écriture et vint se mettre à genoux devant le marquis. Puis elle se tourna vers Giovellino et lui dit en arabe :

— Homme de cœur et de vertu, dis à cet homme de bien ce que je vais te dire. Je n'ai pas voulu parler ma langue devant l'Espagnol. Je n'ai pas voulu que l'enfant dît un mot devaut lui. L'Espagnol nous hait, et, en quelque lieu qu'il nous rencontre, il nous fait du mal. Pourtant l'enfant est chrétien, il n'est pas esclave. Tu peux voir sur mon front la marque de l'inquisition, elle y est encore, quoique je fusse bien petite quand on m'a brûlée.

Et, en parlant ainsi, elle défaisait le mouchoir de serpilière bariolée qui retenait ses longs cheveux noirs, et montrait son front, qui ne présentait aucune trace du fer. Mais elle se le frappa du creux de la main, et aussitôt l'horrible *rébus* se dessina en blanc sur la peau rougie.

— Mais, reprit-elle en relevant la chevelure abondante et douce de Mario, tu peux regarder ce jeune front. S'il eût été marqué comme le mien, la trace ne serait pas encore possible à méconnaître. C'est un front baptisé par un prêtre de la religion; l'enfant est instruit dans la foi et dans la langue de ses pères.

Pendant que la Morisque parlait, Luci-

lio écrivait en traduisant, et le marquis lisait à mesure.

— Demandez-lui son histoire, dit-il au muet; faites-lui savoir que nous portons intérêt à ses malheurs, et que nous la prenons sous notre protection.

Il ne fut pas nécessaire que Lucilio écrivît les interruptions de Bois-Doré. Mario, qui parlait aussi facilement l'arabe que le français et le catalan, les traduisait, à mesure, à sa mère adoptive, avec une remarquable fidélité.

Nous continuerons donc l'entretien de ces quatre personnes, comme si toutes quatre avaient parlé la même langue, et comme si Lucilio, prompt à transcrire,

n'eût pas été empêché d'en parler une seule.

La Morisque parla ainsi :

— Mario, mon bien-aimé, dis à ce seigneur bienfaisant que je sais mal parler l'espagnol et le français encore moins; je dirai mon histoire à son *écrivain*, et il la lira.

« Je suis fille d'un pauvre fermier de la Catalogne, C'est en Catalogne que le peu de Mores épargnés par l'inquisition vivaient encore tranquilles, espérant qu'on les y laisserait gagner leur vie en travaillant, puisque nous n'avions pris part à aucune des guerres de ces derniers temps, si malheureux, pour nos frères des autres

provinces d'Espagne. Mon père s'appelait Yésid en arabe, et Juan en espagnol; moi, baptisée par *aspersion* comme les autres, j'étais la chrétienne Mercédès, mais la Morisque Ssobyha (1). J'ai à présent trente ans. J'en avais treize quand on commença à nous avertir secrètement que nous allions être chassés et dépouillés à notre tour. Déjà, avant ma naissance, le terrible roi Philippe II avait ordonné que, dans le délai de trois ans, tous les Morisques devaient savoir la langue castillane et ne plus parler, lire ou écrire en arabe, publiquement ou secrètement; « que tous les contrats en cette langue seraient nuls, que tous nos livres seraient brûlés; » que

(1) Aurore.

nous quitterions nos costumes pour porter ceux des chrétiens ; « que les femmes morisques sortiraient sans voile, le visage découvert ; » que nous n'aurions ni fêtes, ni danses, ni chants nationaux ; que nous perdrions nos noms de famille et d'individu pour prendre des noms chrétiens ; que ni hommes ni femmes morisques ne pourraient plus se baigner à l'avenir, et que nos bains seraient détruits dans nos maisons. »

« Ainsi, on nous insultait jusque dans la pudeur de nos mœurs et dans la santé de nos corps ! Mes parents s'étaient soumis. Quand ils virent que cela ne servait de rien et qu'on ne les persécutait que pour avoir leur argent, ils songèrent à en

amasser et à en cacher le plus qu'ils pourraient afin de s'enfuir quand le danger de la mort reviendrait.

« A force de travail et de patience, ils se firent un petit trésor. C'était, disaient-ils, pour m'empêcher de mendier comme tant d'autres qui s'étaient laissés surprendre. Mais il était écrit que, comme tous les autres, je tendrais la main.

« Nous étions encore assez heureux, malgré les humiliations dont on nous abreuvait. Nos seigneurs espagnols ne nous aimaient point; mais, comme ils voyaient bien que nous seuls, en Espagne, savions et voulions cultiver leurs terres, ils demandaient à leur roi de nous épargner.

« Quand j'eus dix-sept ans, le roi Philippe III fit rendre tout à coup un nouveau décret contre tous les Morisques catalans. Nous étions bannis du royaume avec les biens meubles que nous pourrions emporter sur nos corps. Dans trois jours, sous peine de mort, il nous fallait quitter nos maisons et aller, sous escorte, au lieu de l'embarquement. Tout chrétien qui cacherait un Morisque irait pour six ans aux galères.

« Nous étions ruinés. Pourtant nous mîmes sur nous, mon père et moi, l'or que nous pouvions emporter, et nous partîmes sans nous plaindre. On nous promettait de nous conduire en Afrique au pays de nos ancêtres.

« Alors nous demandâmes au Dieu de nos pères de nous reprendre pour ses fidèles enfants. On nous laissa, pendant le voyage remettre nos anciens costumes, qui se conservaient depuis un siècle dans les familles, et chanter nos prières dans notre langue, que nous n'avions pas oubliée, car, en dépit des décrets, nous n'en parlions pas d'autre entre nous.

« Nous fûmes entassés comme des animaux sur les galères de l'État; mais, à peine embarqués, on nous demanda le prix de la traversée. La plupart n'avaient rien. On exigea que les riches payassent pour les pauvres. Mon père, voyant qu'on jetait à la mer ceux qui ne trouvaient pas de caution, paya sans regret pour tous

ceux qui étaient dans notre embarca-mais quand on vit qu'il n'avait plus rien, on le jeta à la mer comme les autres. »

Ici la Morisque s'arrêta.

Elle ne pleurait pas, mais sa poitrine était serrée.

— Détestables coquins d'Espagnols! pauvres Morisques! murmura le marquis.

Puis il ajouta, comme averti par un triste regard de Lucilio :

— Hélas! la France n'a pas fait mieux, et la régente les a traités absolument de même!

Mercédès reprit :

« Me voyant seule au monde, sans un denier, et privée de tout ce que j'aimais, je voulus suivre mon pauvre père ; on m'en empêcha. J'étais jolie. Le patron de la galère me voulait pour esclave. Mais Dieu déchaîna la tempête, et il fallut songer à lutter contre elle. Plusieurs embarcations furent englouties, des milliers de Morisques périrent avec leurs bourreaux. La galère qui nous portait fut emmenée par l'orage sus les côtes de France, et vint se briser vers un lieu dont je n'ai jamais su le nom.

« Je fus jetée au rivage, au milieu des morts et des mourants : c'était mon salut.

Je me traînai dans des rochers, où, toute mouillée et toute brisée, m'étant bien cachée et n'ayant pas la force d'aller plus loin, je dormis pour la première fois depuis beaucoup de jours et beaucoup de nuits.

« Quand je m'éveillai, la tempête était finie. Il faisait chaud, j'étais seule. Le navire brisé était à la côte, les morts sur la grève. J'avais faim, mais j'avais encore assez de forces pour marcher.

« Je m'éloignai le plus vite que je pus du rivage, où je craignais de rencontrer des Espagnols, et je m'en allai par les montagnes, mendiant le pain, l'eau et le gîte.

« On me recevait bien mal : mon costume inquiétait les paysans. Enfin, je rencontrai quelques femmes de ma race qui étaient établies dans un village, et qui me donnèrent un habillement ; elles me conseillèrent de cacher ma religion et mon origine, parce que les hommes du pays n'aimaient pas les étrangers et détestaient surtout les Morisques. Il paraît, hélas ! qu'on les déteste partout, car on m'a dit plus tard qu'au lieu d'accueillir comme des frères ceux qui purent arriver en Afrique, les Berbères les ont massacrés ou réduits à un pire esclavage que celui de l'Espagne.

» Comment pouvais-je suivre le conseil qu'on me donnait de cacher mon ori-

gine? Je ne savais pas assez la langue catalane pour cela. D'abord, on me fit quelque aumône; mais quand un Espagnol passait, il disait aux gens du pays : « Vous avez là chez vous une Morisqué. » Et l'on me chassait de partout. Je marchai de vallée en vallée. Un jour, je me trouvai sur une grande route qui était celle de Pau, comme je l'ai su plus tard, et c'est là que le ciel me fit rencontrer une femme encore plus malheureuse que moi. C'était la mère de l'enfant que vous voyez, et qui est devenu le mien. »

— Continuez, dit le marquis.

Mais Mercédès s'arrêta encore, parut réfléchir, et dit, s'adressant à Lucilio :

« Je ne peux pas raconter l'histoire des parents de l'enfant, si ce n'est à vous seul qui lui avez sauvé la vie, et qui me paraissez un ange sur la terre. Si l'on veut me garder ici quelques jours et que je ne voie aucun danger pour Mario, je jure que je dirai tout; mais je crains l'Espagnol, et j'ai vu ce vieux seigneur mettre sa main dans la sienne, après l'avoir repris de sa dureté pour nous. J'ai tout compris avec mes yeux : les seigneurs sont les seigneurs, et les pauvres esclaves ne doivent pas espérer que les meilleurs même prendront leur parti contre leurs égaux.

— Il n'y a pas d'égaux qui tiennent, s'écria le marquis, lorsque Lucilio lui

eut traduit, par écrit, la réponse de Mercédès. Je jure, sur ma foi de chrétien et sur mon honneur de gentilhomme, de protéger le faible envers et contre tous.

La Morisque répondit qu'elle dirait la vérité, mais qu'elle cacherait certains détails inutiles.

La Morisque reprit ainsi :

« J'étais sur la route de Pau, mais au cœur des montagnes, dans un endroit fort désert. Là, comme je me reposais en me cachant, par crainte des mauvaises gens que l'on rencontre en tous pays, je vis passer un homme qui voyageait avec sa femme. La femme marchait un peu en

avant; des bandits accoururent par derrière eux, tuèrent et volèrent ce voyageur, si vite que sa femme ne le vit point, et, revenant pour l'appeler, le trouva mort en travers du chemin. A cette vue, elle tomba mourante, et je vis qu'elle était enceinte.

« Je ne savais comment la soulager et la consoler. A genoux près d'elle, je priais et je pleurais, lorsqu'un homme à la moustache grise et tout habillé de noir parut à cheval, et vint savoir pourquoi je pleurais ainsi. Je lui montrai cette femme couchée sur le corps de son mari. Il lui parla en plusieurs langues, car il était un grand savant; mais il vit bientôt qu'elle n'était pas en état de répondre. La secousse qu'elle

venait d'éprouver hâtait son accouchement. Des bergers passaient avec leurs troupeaux. Il les appela; et comme ils virent que cet homme de bien était un prêtre de leur religion chrétienne, ils obéirent à son commandement, et portèrent la femme dans leur maison, où elle mourut, une heure après avoir mis Mario au monde, et après avoir donné au prêtre la bague de mariage qu'elle avait au doigt, sans pouvoir rien expliquer, mais en lui montrant l'enfant et le ciel!

« Le prêtre s'arrêta chez les bergers pour faire ensevelir ces pauvres morts, et, comme il crut que j'avais été l'esclave de cette dame, il me confia l'enfant en me disant de le suivre. Mais je ne voulus pas

le tromper, ayant connu qu'il était savant et humain. Je lui dis mon histoire, et comment j'avais vu, par hasard, l'assassinat du colporteur.

— C'était donc un colporteur? dit le marquis.

— Ou un gentilhomme déguisé, répondit Mercédès; car sa femme avait, sous sa pauvre cape, les vêtements d'une dame, et lui-même, quand on le dépouilla pour l'ensevelir, fut trouvé en chemise fine et en chausses de soie sous ses habits grossiers. Il avait les mains blanches, et on trouva aussi sur lui un cachet où il y avait des armoiries.

— Montrez-moi ce cachet! s'écria Bois-Doré fort ému.

La Morisque secoua la tête, et dit : Je ne l'ai pas.

— Cette femme se méfie de nous, reprit le marquis s'adressant à Lucilio, et pourtant cette histoire m'intéresse plus qu'elle ne croit ! Qui sait si... Voyons, mon grand ami, tâchez au moins de lui faire dire à quelle époque précisément est arrivée l'aventure qu'elle nous raconte ?

Lucilio fit signe au marquis d'interroger l'enfant, qui répondit sans hésiter : Je suis né une heure après la mort de mon père, une heure avant la mort de ma mère, et quatre jours avant celle du bon roi de France, Henri le quatrième. Voilà ce que M. l'abbé Anjorrant, qui a pris soin de

moi, m'a appris, en me recommandant de ne jamais l'oublier, et ce que ma Mercédès ne me défend pas de vous dire, à condition que l'Espagnol ne le saura pas.

— Pourquoi? dit Adamas.

— Je ne sais, répondit Mario.

— Alors, prie ta mère de continuer son histoire, dit M. Bois-Doré, et comptez que nous vous en garderons le secret, comme nous vous l'avons promis.

La Morisque reprit ainsi son récit :

« Le bon prêtre s'étant fait donner une chèvre pour nourrir l'enfant, nous emmena en me disant : Nous parlerons reli-

gion plus tard. Vous êtes malheureuse, et je vous dois la pitié. Il demeurait assez loin de là, dans le cœur de la montagne. Il nous mit dans une petite cabane faite de pierres de marbre et couverte d'autres grandes pierres noires toutes plates, et il n'y avait dans cette maison que de l'herbe sèche. Ce saint n'avait rien de mieux à nous donner que l'abri et la parole de Dieu. Il demeurait dans une maison qui n'était guère plus riche que le châlet où nous étions. Mais je ne fus pas là huit jours sans que l'enfant fût propre, bien soigné et la maison bien close. Les bergers et les paysans ne me rebutaient pas, tant leur prêtre leur avait enseigné la douceur et la pitié. Moi, je leur enseignai vite, pour le soin de leurs troupeaux et pour la culture

de leurs terres, des choses qu'ils ne savaient pas et que savent tous les Morisques cultivateurs. Ils m'écoutèrent, et, me trouvant utile, ils ne me laissèrent plus manquer de rien.

« J'aurais été bienheureuse de rencontrer cet homme de paix et ce pays de pardon, si j'avais pu oublier mon pauvre père, la maison où j'étais née, mes parents et mes amis que je ne devais plus revoir; mais je me mis à tant aimer ce pauvre orphelin, que peu à peu je me consolai de tout. Le prêtre l'éleva et lui enseigna le français et l'espagnol, tandis que je lui apprenais ma langue, afin d'avoir quelqu'un au monde avec qui je pusse la parler; et pourtant, ne croyez pas qu'en lui apprenant des priè-

res arabes, je l'aie détourné de la religion que le prêtre lui enseignait. Ne croyez pas que je repousse votre Dieu. Non, non! quand je vis cet homme si vrai, si miséricordieux, si savant et si chaste, qui me parlait si bien de son prophète *Issa* (1) et des beaux préceptes de l'*Engil* (2), qui ne disent pas de faire ce que le Koran nous défend, je pensai que la plus belle religion devait être celle qu'il pratiquait, et comme je n'avais pas reçu le baptême, malgré l'aspersion des prêtres espagnols (m'étant garantie avec mes mains pour qu'aucune goutte de l'eau chrétienne ne tombât sur ma tête), je consentis à être de nouveau

(1) Jésus.
(2) L'Évangile.

baptisée par ce Vertueux, et je jurai à Allah de ne plus jamais renier dans mon cœur le culte d'Issa et de Paraclet. »

Cette naïve déclaration fit beaucoup de plaisir au marquis, lequel, malgré ses nouvelles notions de philosophie, n'était, pas plus qu'Adamas, partisan de l'idolâtrie païenne attribuée aux Mores d'Espagne.

—Ainsi, dit-il en caressant la tête brune de Mario, nous n'avons point affaire ici à des diables, mais à des êtres de notre espèce. *Numes célestes!* J'en suis aise, car cette pauvre femme m'intéresse et cet orphelin me touche le cœur. Ainsi donc, mon bel ami Mario, tu as été élevé par un bon

et savant curé des Pyrénées! et tu es toi-même un petit savant? Je ne pourrai pas te parler arabe, mais, si ta mère veut te donner à moi, je jure de te faire élever en gentilhomme.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.









